

L'Empire du mensonge

Fall, Aminata Sow

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aminata
SOW FALL

**L'EMPIRE
DU
MENSONGE**



Aminata Sow Fall

L'Empire du mensonge

roman

Le Serpent à Plumes

Du même auteur :

Le Revenant, roman, 1976, NEA.

La Grève des battus, roman, 1979, NEA.

L'Appel des arènes, roman, 1982, NEA.

Ex-père de la nation, roman, 1987, L'Harmattan.

Le Jujubier du patriarche, roman, 1993, CAEC/Khoudia.

Douceurs du bercail, roman, 1998, NEI.

Un grain de vie et d'espérance, roman, 2002, Françoise Truffaut.

Festins de la détresse, roman, 2005, CAEC/Khoudia/Alliance des
Éditeurs

Indépendants.

Sur le flanc gauche du Belem, nouvelle, 2002, Actes Sud.

Dans le camp de l'ancêtre, nouvelle, 1998, Le Monde/Le Serpent
à Plumes/Miniatures.

Ola, nouvelle, 2002, Le Monde/Le Serpent à Plumes.

Pour le Sénégal :
© C.A.E.C / KHOUDIA EDITIONS, 2017

Pour la présente édition :
© 2018, La Martinière et compagnies,
sous la marque Le Serpent à Plumes

ISBN 979-10-356-0007-5

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

À toi, Cheikh Sadibou Fall

Mon frère

Mon ami

Ton bouclier : la foi

Ton royaume : la sagesse

Chevalier incorruptible de la vertu

Honneur à toi

Affection

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Dans la salle à manger, à l'autre bout du salon : l'endroit dégage un air agréable de tranquillité et de bonheur. Senteurs de lavande, harmonie des couleurs : murs beiges très clairs, mobilier en bois d'acajou, plinthes en mosaïque beige et ocres. Du plafond, une lucarne magique distribue une douce lumière aux quatre coins de la vaste pièce. Raffinement et sobriété.

Le dimanche à quatorze heures pile depuis quinze ans

Yacine a fini de mijoter sa sauce à base de gombos et d'huile de palme. Du *soupe kandia* ce dimanche, comme elle seule sait le faire en artiste inspirée. Elle rayonne. Plaisir de gourmandise, certes. Mais, surtout, une passion longtemps entretenue autour des fourneaux de Yaaye Diodio, sa défunte mère qui vouait à l'art culinaire et au temps du manger un respect considérable, mystique même. Toute jeune, elle avait ainsi appris à cuisiner par amour, assimilant les secrets sans avoir le sentiment d'avoir appris.

Des odeurs grisantes embaument l'atmosphère. Le noyau de la « compagnie du dimanche » est déjà en place. Sada naturellement, l'époux comblé de Yacine ; Diéry, l'adolescent surdoué qui fait la fierté du couple et plus encore de sa tante Borso qui le préfère à la prune de ses yeux ; Coumba, l'amie intime de Yacine, membre à part entière de la famille pour avoir été accueillie depuis l'âge tendre par Yaaye Diodio et Tonton Fara Diaw, son époux ; Boly et Mignane enfin, amis d'enfance de Sada, fidèles parmi les fidèles. Il en viendra d'autres : vieilles connaissances, parents proches ou lointains, voisins. Ils ne manquent ni de gîte ni de nourriture. Tous unis dans la certitude de partager un moment de communion et de détente.

On attend Borso, la jumelle de Yacine. Elle a envoyé un message sur le portable de sa sœur. « J'arrive dans un petit quart d'heure. »

Trente minutes. Coumba a interpellé Yacine.

— Tu sais bien que pour Borso l'heure n'est jamais l'heure ! Se tournant vers l'assistance, elle a ajouté, l'index pointé vers la salle à manger :

— Le repas est prêt.

Silence complice. On approuve sans oser le dire.

— Et puis, pourquoi attendre ! C'est un self-service. Même si elle se pointe à dix-sept heures, y'en aura toujours dans le ventre de ces soupieres. Joignant l'acte à la parole, elle s'est levée. Direction la salle à manger.

— C'est toi ! a dit Yacine, en souriant.

— Oui, c'est moi, répond Coumba en s'éloignant, le « noyau de la compagnie du dimanche » derrière elle. C'est moi ! Borso ne nous imposera pas sa loi. Elle protestera vigoureusement ; une petite comédie pour nous distraire. Diéry l'applaudira et lui posera un bisou sur la joue. Elle se calmera. Personne ne parlera de son retard.

*

Tous à l'œuvre. Parfaite convivialité. À l'unisson, des compliments chaleureux à l'endroit de Yacine. Celle-ci n'est pas peu fière d'honorer la mémoire de sa mère en perpétuant une tradition de joie et de partage qui donnait un sens à son existence. Yacine est aux anges, personne n'en doute, même si sa retenue légendaire la dispense de toute vantardise. On le voit à la lueur communicative de son regard et ce sourire discret qui éclaire son visage. La voie cuivrée de Yaaye Diodio résonne dans son cœur. « Le temps du manger... une célébration sacrée... grâce à Dieu... l'envol salutaire de l'être humain dans l'univers de sa pureté originelle... jubilation... l'âme en fête... » Et d'autres mots encore, pour dire que la nourriture n'est pas seulement une affaire du ventre.

Cette conviction forte rythmait les propos quasi incantatoires de Yaaye Diodio quand, dans la grande cour de la maison familiale balayée par les vents de l'Océan, elle avait fini d'offrir un régal à ceux qui avaient la chance de savourer ses talents et sa générosité. À l'occasion, une voix jaillissait comme une potion magique et donnait le ton à des envolées polyphoniques qui emplissaient l'atmosphère avant d'aller se perdre dans le bruissement des vagues, à quelques mètres de la maison. Des pas de danse remuaient le sable fin et la cour

s'emballait au grand bonheur de tous.

En toute modestie, Yacine sait qu'elle ne peut pas égaler Yaaye Diodio. Elle n'en a d'ailleurs ni l'ambition, ni la prétention. Cependant, après de longues années passées à l'étranger, en dépit de ses obligations professionnelles qui ne lui laissaient aucun répit, elle a un jour décidé fermement de consacrer le dimanche à la cuisine. Belle occasion de recréer l'atmosphère vivifiante de son enfance et de renouer avec cette « célébration sacrée » qui lui manquait tant. Et aussi, il faut le dire, de satisfaire sa propre gourmandise. Son physique presque parfait ne renseignait pas sur son amour immodéré de la bonne nourriture « en beauté, qualité et abondance », comme l'entendait Yaaye Diodio. Très vite, elle a alors découvert sans y avoir réfléchi que la « corvée culinaire » royalement méprisée par Coumba, a le don de noyer son stress quotidien dans les vapeurs odoriférantes qui s'échappent des marmites.

Euphorie, absolument. Jusqu'au moment où Diéry a eu l'idée de taquiner son père.

— Papa, hier, à la pose de la première pierre de « l'Université Internationale d'Excellence », j'ai été tellement surpris ! C'est par la télé que j'ai su. J'ai dit :

« Ça alors ! Papa qui couvre tonton Macoumba de tant de louanges ». En lui servant même le titre de « Son Excellence ».

— C'était effectivement surprenant, a coupé Yacine, avec cette pondération convaincante qui la caractérise.

Boly a renchéri :

— Notre fils à raison ! Sada, pourquoi ? Je comptais soulever la question, aujourd'hui, pour animer la séance de thé. Franchement, Macoumba ne mérite pas ces compliments de ta part ! Ce menteur fieffé ne croit en rien. En l'écoutant hier on pourrait croire que vous vous fréquentez toujours. Depuis quand ne l'as-tu pas vu ?

Puis en rigolant, il a ajouté :

— Hier, il en était à sa cinquantième « pose de la première pierre ».

Rires de l'assistance, sauf Sada.

— C'est vrai ! insiste Boly. Cinquante poses de la première pierre en douze ans de ministères et revirements...

— Tu veux dire de « transhumance », tonton ?

— Dis-le comme ça si tu veux, tu es jeune, c'est l'air du temps.

Franches rigolades, encore. Sada impénétrable.

— Hôpitaux, dispensaires, écoles ! là où les gens ont le plus mal dans leur chair, continue Boly. À ce jour, rien du tout. Aujourd'hui « Université Internationale d'Excellence ». Ces gens, ils savent jouer avec le fétichisme des mots.

— Tonton ! lance encore Diéry. Cinquante en douze ans, ce n'est pas excessif ! Moins de cinq par an.

— Va demander aux pauvres populations. Moi j'ai noté dans mon petit carnet. Réflexe d'un vieil enseignant démodé, peut-être. Pour résister à l'amnésie générale qui paralyse les esprits et nous transforme en robots. Cinquante mobilisations grandioses pour des applaudissements vains chèrement payés et rien pour le peuple. Pendant ce temps, des écoles ont fini de s'écrouler, des hôpitaux de s'affaïsser sur la tête de malades démunis. Et ça continue.

Coumba l'a coupé net.

— Écoute Boly, ton discours sur « le peuple », tu l'as partagé avec ceux-là que tu pointes du doigt.

— Parfaitement, mais moi, je suis resté égal à moi-même.

— Ey, camarade ! C'était au bon vieux temps. Combien t'en reste-t-il ?

Concert de rires.

Mignane, le sage du groupe, a souri en hochant la tête.

Boly a enchaîné.

— Sada, j'étais plus qu'étonné de t'apercevoir là-bas !

Tour à tour, Mignane, Coumba, Yacine – encore – sont allés dans le même sens.

Sada les a écoutés, le cœur gros, certes ; la mine sérieuse. Vexé au fond de lui-même. Il a néanmoins forcé un sourire.

Silence. Puis :

— Vous avez raison.

Hochant la tête, il a enchaîné :

— J'aurais pas dû le faire. J'aurais pas dû. C'est vrai. Macoumba avait tellement insisté en m'invitant à cette cérémonie. Carton d'invitation, appels téléphoniques répétés. L'évocation de notre enfance. Nos espiègleries.

Nos bêtises. Nos joies aussi ! Dans la débrouillardise, la précarité... et la violence parfois, sous nos yeux. Notre chance d'avoir échappé aux pièges de ce milieu impitoyable... et d'être devenus ce que nous

sommes, grâce à la vigilance de nos parents.

Silence.

— C'est sans doute par là qu'il m'a touché. Oui, qu'il m'a touché. Ce projet d'Université Internationale d'Excellence a reçu un gros financement de bailleurs de fonds internationaux, il vise des jeunes issus de milieux défavorisés. Macoumba comptait sur ma présence et celles d'autres invités que je ne connais pas. Une manière de démontrer, exemples à l'appui, que la fatalité de la misère n'existe pas. C'est dans le sens de mes convictions, vous le savez tous. J'ai pensé pouvoir donner de l'espoir à la centaine de jeunes qui étaient là-bas et rêvaient sans doute d'un avenir enviable.

Une bonne minute chargée d'émotion. Coumba n'a pas pu s'empêcher de s'exclamer avec indignation :

— Ils t'ont piégé ! C'est le financement qui intéresse ce crétin et ses comparses ; pas ces jeunes ! Comme avant, ils vont détourner le fric, sans mauvaise conscience. Ils n'ont pas de cœur. C'est odieux. Les poules auront des dents avant que ces gens deviennent honnêtes ! Et l'argent des projets antérieurs ?

Silence.

Peut-être une vague de désolation dans le cœur des uns et des autres.

*

Toujours pas l'ombre de Borso. La séance d'explication est close. Elle fait partie de leur ordinaire, suite à une résolution non écrite qu'ils se sont imposée depuis de longues années : se recadrer mutuellement chaque fois que nécessaire si l'un ou l'autre « déraillait » selon leurs propres termes. Pas pour blesser ou humilier. Tout, sauf un tribunal. Un acte lucide et courageux ; un exercice d'hygiène mentale afin d'échapper au conformisme du mensonge, de la délation et de l'hypocrisie qui ont fini de pourrir l'atmosphère et d'inhiber les consciences.

*

Fraîcheur de menthe dans l'air. Annonce de la première tournée de *l'ataya*, ce thé voluptueux qui, comme un rite, doit clore le temps du repas en scellant dans les cœurs le symbole d'une fraternité exemplaire, sincère, généreuse.

Les narines flattées. Diéry n'en pense pas moins à ce terme « Excellence » qui le turlupine de plus en plus. Il tient à le faire décortiquer une fois pour toutes et être définitivement fixé sur l'emploi de l'expression « Son Excellence ». Sa question s'adresse en réalité à l'assistance.

— À qui doit-on attribuer le titre « Son Excellence » ?

Sada a reçu la question comme un coup de massue. Il est subitement sorti de ses gonds après un long silence, confisquant la parole à Boly déjà prêt à revisiter les registres de préséances.

— Écoute Diéry, arrête ! Ça suffit, hein !

Diéry est surpris. Toute l'assistance a compris que la question de Diéry est innocente, dans le cadre des discussions, chahuts ou interrogations auxquels son père l'a habitué, souvent en présence et avec la participation du groupe. Ils aiment cela et peuvent se livrer à une bataille grammaticale bruyante sur la juste place d'une virgule dans une phrase ou l'emploi du pronom relatif « dont » de plus en plus « massacré » au grand malheur des puristes, ou sur la capacité des nègres à philosopher. Une manière pour eux de jouer ; aucune prétention de faire étalage d'érudition. Un moyen aussi, entre autres, pour Sada, de construire entre son fils et lui une relation de confiance, de tendresse et d'émouvante complexité. Il pensait pouvoir ainsi développer ses capacités de réflexion et d'analyse l'amenant à comprendre les enjeux de notre monde et à choisir sa voie, en toute liberté, dans la dignité. Et en parfaite compatibilité avec les normes de respect, de retenue et de sociabilité. L'intelligence précoce de Diéry l'y encourageait. Et aussi, cette exquise civilité qui forçait l'admiration et la sympathie, alors que le garçon n'avait pas bouclé ses dix-sept ans.

Sada s'est brusquement levé. Visiblement énervé, chose rare. L'index droit braqué sur Diéry. La voix éraillée.

— Tu commences à dépasser les bornes ! Pour qui te prends-tu, prétentieux ! Es-tu mon censeur pour fouiner dans mes moindres mots et gestes afin de déceler le travers qui me déshonore ! Je ne suis ni un menteur ni un hypocrite, encore moins un larbin. Tu es bien placé pour le savoir !

Pause. Silence alentour. Puis, le ton plus apaisé :

— Si j'ai collé ce titre à Macoumba après tous ceux qui se sont succédé à la tribune, en m'alignant sans réfléchir... Est-ce une raison de me clouer au pilori ?

L'assistance pétrifiée. On s'abstient d'intervenir, pour ne pas envenimer la situation. On a assimilé la leçon essentielle non écrite inscrite sur les tablettes immatérielles du patrimoine. *Wox du forox*, disait le sage, la parole ne se fermente pas. Savoir écouter et ne parler qu'au moment opportun.

Diéry, la tête baissée. Aucune expression sur son visage. Malheureux jusqu'au plus profond de son être.

Sada, toujours, visiblement ému, paternel :

— Diéry. C'est moi qui t'ai entraîné sur le terrain de la libre discussion. Mon rêve est que tu sois un homme libre, fier. Ce rêve d'honnêteté que nous partageons tous ici, avec Borso qui en a fait un cheval de bataille.

Sada n'a pas terminé sa phrase. Les regards lui ont fait sentir que quelque chose se passait. Il a tourné la tête. À trois mètres, Borso ! Debout. Elle n'a presque rien perdu du discours de Sada pendant qu'elle longeait la véranda fleurie sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres de la pièce.

— Ah, Borso ! Bonjour, a bredouillé Sada en lui tendant une main tremblante.

— Bonjour Sada, a répondu Borso, imperméable et rigide comme une statue. Bonjour tout le monde.

Tout le monde figé, y compris Boly l'éternel bavard et coupeur de cheveux en quatre. Tous ont compris qu'il fallait laisser Sada vider son amertume et différer le pansement.

— C'est humain, s'est dit Mignane. Il peut nous arriver d'exploser, à tort ou à raison.

Sada a repris sa place. Anéanti jusqu'au plus profond de sa chair, pas seulement pour s'être emporté contre Diéry, mais de s'être donné en spectacle, fût-ce en famille et devant ses amis. Entre Borso et lui, il n'y a jamais eu aucun nuage. Au-delà de l'affection et la familiarité qui les lient comme des cousins à plaisanteries, il lui voue un profond respect. Pour ce qu'elle pèse dans son estime, par sa rigueur et son intégrité. Par le fait qu'il lui doit des égards puisqu'elle est sa belle-sœur. Pour sa bonté et la gaieté contagieuse qu'elle sème partout où elle passe, surtout chez eux où elle a établi ses quartiers du week-end pour les beaux yeux de Diéry qu'elle appelle « *sama taaw*, mon fils aîné à moi », depuis le jour où elle l'avait cueilli des entrailles de Yacine à l'aube étincelante d'une nuit d'orage, dans un hameau perdu

dans la forêt, sans hôpital, sans aucune forme d'assistance médicale. Sada y exploitait une modeste concession aurifère âprement arrachée à la voracité d'investisseurs étrangers confortablement installés dans des domaines superprotégés, loin des nationaux privés de tout ou presque. Loin d'orpailleurs venus de partout.

Yacine n'avait pas hésité à y rejoindre Sada alors qu'elle était en état de grossesse avancée. Elle avait royalement ignoré les mises en garde et les risques d'un voyage si hasardeux dans une zone où elle ne connaissait personne. Souci de tenir Sada à l'écart des tentations dans ces contrées où les femmes, disait-on, sont réputées pour leur beauté fatale ? Enchantée, certainement, de s'offrir le dépaysement dont elle avait toujours rêvé : de vertes terres d'eau et de verdure touffue, entre collines, cours d'eau et mystères. Et une flore impressionnante aux mille couleurs. Un paradis terrestre, presque, pour la botaniste passionnée qu'elle était.

Borso avait tout laissé tomber : les cours d'art dramatique qu'elle donnait à l'École des beaux-arts, les comédies qu'elle offrait dans la cour de sa maison transformée en lieu théâtral, baptisée « L'Empire du mensonge ».

L'aventure avait duré deux ans pendant lesquels elle s'était vouée corps et âme à Diéry. Pas le temps, ni l'envie – sauf de rares fois – de se livrer à des randonnées sur des pistes chaotiques, sous la voûte rougeâtre d'un brouillard épais. La villa coquette plantée par Sada au beau milieu d'un « petit paradis » bordé de collines offrait l'opportunité d'étancher toute soif de rêves, d'évasion et de découvertes.

Privilégiant l'essentiel : le bénéfice scientifique de cette expérience enivrante, estimant avoir assez engrangé, Yacine avait sans peine convaincu Sada de la nécessité de rentrer au bercail.

*

Borso s'est levée, direction la salle à manger.

Revenue cinq minutes plus tard, avec un plateau.

Le silence enfin brisé, Diéry s'est levé. Il a pris la main de son père dans les siennes.

— Pardon Papa. Je voulais pas te fâcher. Chaude accolade de Sada. Frisson d'émotion chez tous. Joie, tendresse. Un air de délivrance.

— Fiston, tu n'as rien fait de mal, a dit Boly. C'est plutôt Sada qui est passé à côté. Cher ami, ce n'est pas d'avoir collé à Macoumba le titre « Son Excellence » que nous te reprochons, mais le fait de le couvrir de louanges.

L'assistance visiblement intriguée.

— En sa qualité de ministre de la République, il mérite bien ce titre.

— Ah bon !

— Pas mal de nullards ici, n'est-ce pas ! a lancé Yacine.

— Mais oui ! a confirmé Mignane. C'est quand on le colle à tout vent au président de la République que c'est compliqué.

— Dis-le clairement, s'est écrié Borso, ça sent le larbinisme conscient ou...

— Ou l'ignorance, simplement ? s'est interrogé Mignane. Et d'ajouter : en dégradant du coup le président, selon certains.

— Oh !

— Oui, objectivement. Comme un général à qui l'on collerait le titre de colonel. Ici, les « Excellences », ce sont les ambassadeurs. Les mots pèsent.

— Exact ! Peser et soupeser le sens des mots.

— Tonton, quelle est l'unité de mesure pour peser le sens des mots ?

Éclats de rires. Diéry attend la réponse, pince-sans-rire.

— Je t'en dirai davantage la prochaine fois, fiston. Là, je sens que *l'ataya* est en train de reprendre ses droits.

*

Sada, Boly, Mignane : une merveilleuse histoire de fraternité et de fidélité nourrie par les valeurs cordiales d'honnêteté, de dignité, de courage et de persévérance inculquées par leurs parents. À un moment de leur existence, ces derniers manquaient de tout, ou presque. Le minimum pour entretenir leur famille, en toute dignité, sans plaintes ni lamentations.

Le père de Mignane était chauffeur dans une société agricole ; celui de Boly, un cultivateur échappé de son terroir pour se convertir au commerce de fruits et légumes au marché du quartier ; celui de Sada, un maçon qui, après la chute d'un bâtiment en construction a

décidé de faire dans le bric-à-brac au coin d'une rue.

Le hasard avait réuni les trois familles dans une maison en location. Un quartier peuplé, à la lisière de la ville. Trois baraques, ni eau ni électricité. Une hutte dans un coin de la cour, en guise de toilettes. Une cour assez spacieuse pour toutes les activités domestiques : linge ; cuisine ; palabres ; tam-tam ; danses et animations à l'occasion ; espace de jeux pour les enfants. La bonne humeur y régnait. Ils partageaient sans arrière-pensées la liesse et la ferveur de leurs fêtes religieuses respectives. Tous en entente cordiale et chaleureuse. La vie en rose dans les cœurs. Tous avaient le sentiment d'appartenir à une cellule familiale soudée par les liens du sang.

La mémoire collective avait sans doute gravé dans la conscience des adultes le fameux proverbe qu'ils avaient tant et tant de fois entendu dans leur jeunesse, pour le transmettre à leur progéniture : « *Nit nit ay garabam*, l'être humain est le remède de son prochain ». N'étant ni sourds ni aveugles, encore moins idiots, ils assistaient, en s'en désolant, à la dégradation des principes qui donnent un sens à cette sentence « démodée », « nulle », « bête » aux yeux de certains.

Leur quiétude n'avait duré que trois ans. Trois ans pendant lesquels la sécheresse avait durement éprouvé le monde rural et provoqué un exode massif vers la ville. Le retour des saisons pluvieuses sonna comme un enfer pour eux et pour les habitants d'autres quartiers qui avaient poussé comme des champignons à travers la ville, sans canalisations. La maison étant sommairement posée dans une cuvette, les baraques branlantes tanguaient sous les vents et les pluies dans une énorme mare d'eaux usées, boueuses, nauséabondes, charriant toutes sortes d'immondices.

Partir ! Nécessité absolue, ne serait-ce que pour sauver les enfants. Sada pouvait avoir six ans. Boly et Mignane, presque sept. Les parents de ces derniers tenaient à les inscrire à l'école du quartier dès la rentrée scolaire qui approchait. Ils avaient trouvé, non loin de là, une maison en dur non inondée mais déchantèrent dès les premières semaines. Atmosphère infernale polluée par les disputes et les bagarres des nombreux locataires. La seule solution raisonnable fut de retourner dans leurs terroirs respectifs : Boly et ses parents dans une île de cocotiers et de mangroves, Mignane et les siens au cœur d'un paradis terrestre ombragé, balayé par le souffle vivifiant de l'Océan.

Mapaté avait décidé de migrer vers les bords d'une forêt classée, dans une zone qui abritait une décharge d'ordures. Déjà que tout le monde l'appelait *Boudjou* du fait de son bric-à-brac.

Pendant longtemps il avait crié son indignation quand petits et grands lui collaient ce surnom méprisant : « Je ne suis pas *Boudjou* ! Je m'appelle Mapaté Waar, fils de Beug Deug Waar et de Bagne Gathié Ndiaye. Tous les natifs du Saloum les connaissent. »

Les gens lui riaient au nez et continuaient tranquillement leur chemin. « Un *boudjou*, un fouilleur de poubelles, qui ose clamer son droit au respect ! Hiii ! *Kii, sagarou nit rek la*, ce type est un chiffon d'homme », avait osé un passant. Ce jour-là, *Boudjou* (pardon, Mapaté) avait rossé l'impertinent. La jambe cassée, mais l'honneur sauf. Un attroupement, des injures salaces, la police parce que la victime était dans un piteux état avec un œil au beurre noir et la bouche en sang. Un policier d'une douceur incroyable avait dit à Mapaté : « Grand, il ne faut plus faire attention aux propos de ces gens qui ne valent rien ! » Sabou, la brave épouse de Mapaté avait appuyé le policier. « Je le lui dis toujours. Il faut comprendre qu'il n'y a plus de *yemandé*, plus d'humanité... plus d'éducation... »

En bon *Saloum-Saloum* pragmatique, intelligent, *Boudjou* avait compris le conseil. À quoi bon utiliser sa salive et ses nerfs avec des créatures sans cervelle !

Mapaté investit son « champ ». C'est ainsi qu'il parlait de la décharge. Une manière, dans son cœur, d'évoquer le terroir généreux et de convoquer le village, la communauté. Surtout : le vivre ensemble, en parfaite communion et dialogue permanent avec les êtres et les souffles mystérieux des « peuples » invisibles mais bien réels, entre la terre, le ciel, les cours d'eau, les végétaux.

Ignorer les rigoles puantes, l'amas de poussière et de fumée noire au-dessus des têtes. « Un homme digne de ce nom doit vaincre les difficultés sans lamentations stériles et honteuses », aimait-il répéter à Sada alors qu'il n'était qu'un gamin. Sans pouvoir s'empêcher, parfois, de se souvenir des réserves naguère émises par le père de Mignane :

— L'endroit est magnifique, lui avait-il dit. Entre la forêt, l'Océan, les rivières. C'est incroyable comme on gâche tout cela sous nos yeux. Des centaines d'hectares cédés à des industriels qui, eux, savent comment gagner de l'argent. Peut-on le leur reprocher ? Sauf que les ouvriers locaux ne récoltent que des miettes et s'en contentent, chacun ne se souciant que de défendre ses propres intérêts.

— *Dooley daan*, avait répliqué Mapaté, en souriant, *la force fait foi*.

— *Dooley daan*, c'est vrai. Mais il faut y croire, et le vouloir ! Quand je retournerai là-bas, dans mon terroir, je cultiverai mon champ avec la famille. Nous pouvons faire autant que ces personnes qui exploitent nos terres. Nous devons nous convaincre que nous le pouvons !

— Toi, tu es encore costaud ! s'était esclaffé Mapaté, ses dents rouillées par le cola, toutes dehors. Puis, plus sérieusement :

— Si le bric-à-brac me permet de faire vivre ma petite famille, d'éduquer les enfants dans la bonne direction, j'aurai déjà gagné mon paradis sur terre, et même dans l'au-delà, car j'aurai accompli mon devoir d'éduquer mes enfants, d'entretenir ma famille et de partager

autant que possible le peu que j'ai gagné.

— Sache aussi qu'il n'est pas rare que des malfaiteurs embusqués dans la forêt surgissent.

— On verra bien, avait coupé Mapaté. Quel intérêt pour eux de s'en prendre à un homme vieilli avant l'âge... infirme... indigent ?

— Indigent ! Non ! Ne dis plus cela, avait dit le père de Mignane. Écoute Mapaté, mon grand-père enseignait *Nit day nitté* : l'être humain doit porter les valeurs qui honorent sa condition. Pour dire la vraie richesse humaine. Par sa dignité, la dimension impalpable de sa personnalité. Celle qui, par le sens et la raison, anime son esprit, son cœur, sa conscience. Et lui inspire le devoir... mieux... le réflexe de sauvegarder l'honorabilité de sa condition.

— C'est vrai. C'est vrai que j'ai eu tort de projeter sur moi le regard de gens qui ne respectent plus rien ni personne. En vérité, je ne me plains pas.

En écoutant les deux hommes, Sabou avait senti une pointe d'amertume. Apte à saisir les moindres pulsions de Mapaté, elle avait flairé une sorte de lassitude chez son mari. Depuis l'abominable injure « *Sagarou niit*, homme-chiffon ! » Il n'oubliera jamais. Et ne le dira jamais. Elle l'avait connu vacciné contre le découragement et l'inconfort moral devant les situations les plus difficiles. « Bien sûr, se disait-elle. En ce monde où les cœurs semblent s'être asséchés, où personne n'aime ou ne regrette plus rien, où on blesse son prochain sans remords, il faut avoir les nerfs solides. » Et elle avait décidé de ne jamais le laisser flancher.

Après un long silence, Mapaté avait renoué le fil.

S'adressant au père de Mignane :

— Il est vrai que les temps ont changé.

— T'as raison. Les temps, les mœurs, les habitudes ont changé. C'est inéluctable. Tant que le capital humain fondamental y trouve son compte. Tant qu'il ne périclète pas.

*

Sada avait assisté à la conversation. Vrai que cela lui avait pesé lourd dans le cœur de se séparer de Boly et Mignane. Vrai aussi que les enfants adorent l'aventure et se soucient peu des risques. Tout jeune, six ? Sept ans ? Il avait une vivacité d'esprit et du corps qui impressionnait. Bouger, courir, sauter : « Comme un grain de *niébé*¹

dans une marmite en ébullition » répétait Sabou sa douce mère, le sourire aux lèvres.

Tioprane !² En savourant dans son cœur, l'émouvante disponibilité du garçon à se mettre au service des autres, à la maison et dans le quartier : faire les commissions, refusant poliment les pièces ou les friandises qu'on voulait lui offrir en retour, conformément à l'ordre strict des parents ; porter sur ses frêles épaules un fardeau arraché des mains d'adultes essoufflés ; participer aux travaux domestiques. Au grand bonheur de ses parents.

Adorable gamin. Même ses joyeuses espiègleries – aussi surprenantes qu'elles pussent être – enchantaient les adultes. Comme de capturer des lézards dans un panier et de les lâcher au milieu d'adultes en palabres, semant la panique et ramassant des jurons qui, très vite se perdaient dans le vent. Tout se terminait en rires.

À « la décharge », il s'adapta assez vite à son jeu favori : imiter le chant des oiseaux. Leur donner la réplique et se sentir grisé de participer aux aurores à ce concert sublime. Avant de réciter sa leçon de Coran auprès de son maître qui n'était autre que son père : Mapaté Waar.

Prêt pour savourer un bol de bouillie de mil agrémenté d'une couche d'huile de palme. La bouillie de mil. La magie, le parfum de ce *souna*, de ce minuscule grain de millet vert olive, sous la nappe de lait caillé et la chaude pellicule de l'huile de palme ! Délice, « ô ma gourmandise ».

Fin prêt pour ramasser du bois mort pour la cuisine de Sabou déjà sur le chemin du robinet public du quartier d'en face, accompagnée de ses deux filles : Dior, six mois, au dos, bras ballants, jambes pendantes ; Siga, quatre ans, tenant fièrement un seau miniature. Elle récoltera d'affectueuses taquineries.

« Ey, Gnagna, ne fais pas la maligne, ton seau, c'est sûr qu'il est troué ! » et aussi plein de sachets de cacahuètes, beignets et autres friandises offertes par les vendeuses autour du robinet.

Du bois mort uniquement. Sada ne touchera pas aux branches ni même aux brindilles visiblement sèches qui n'attendent qu'un coup de vent pour se détacher et atterrir sur l'humus.

L'histoire : dès le lendemain de la première nuit passée à « la décharge », sous les feuillages serrés des eucalyptus, les branches touffues de baobabs centenaires et d'acacias géants, une subite

réminiscence avait ramené Sada au terroir de son enfance qu'il avait quitté alors qu'il n'avait pas encore bouclé ses trois ans.

Au-dessus de leur tête, Mapaté s'activait à terminer la tâche entreprise la veille : fixer autour de solides troncs les nattes en paille devant servir de toiture à la cabane sommairement délimitée, pour abriter la famille.

Dans la grisaille de l'aube, l'envol de nombreuses colonies d'oiseaux bousculant les feuillages vers toutes les directions avait fasciné Sada. La passion de son enfance émergea miraculeusement. Il avait fureté des yeux entre les branches et ressenti une profonde jubilation. La multitude de nids, leur diversité, la taille impressionnante de certains d'entre eux, le tressage incroyable ! De quoi s'émerveiller. Et de s'étonner à haute voix que les oiseaux aient pu faire autant – peut-être mieux que son oncle Birane, le frère de Sabou qu'il n'avait pas connu. Birane ; un vannier hors pair dont la réputation avait dépassé les frontières de la région. Il ne reste de lui que la légende souvent évoquée par Sabou :

« *Tiey*, Birane ! Cela donnait le vertige de voir ses doigts s'entrecroiser comme une machine autour des hautes lianes qui tournoyaient autour de son visage. *Tiey*, Birane ! Le plus curieux, c'est qu'il gardait les yeux fermés pendant que l'ouvrage filait entre ses doigts. Lorsqu'il en sortait des corbeilles, des nattes, des paniers, on sentait bien qu'une force invisible l'inspirait. »

Silence.

Et Sabou d'essuyer les larmes qui perlaient et tombaient sur son beau visage. Et de continuer, le cœur gros :

— Le diable, *Seytani*, l'a embarqué dans ces exodes de malheur ! Birane pouvait vivre du fruit de son travail qui lui assurait paix et sécurité. Reviendra-t-il un jour ? Dieu est grand ! *Seytani* l'a perdu.

— Erreur, avait coupé Mapaté. *Seytani*, c'est nous-mêmes : notre cupidité, nos envies démesurées, notre goût pour la facilité. « *Liguey dieurignou*, vivre de son travail ». Pour récolter, il faut semer, patienter, persévérer dans l'effort. On ne le dit plus aux jeunes. Les parents n'ont plus le temps d'assumer le devoir sacré d'éduquer leurs enfants ; ils les encouragent même à sacrifier leur vie pour des richesses hypothétiques.

Silence.

Sada occupé à fabriquer une bicyclette miniature avec des fils de

fer. La bricole, c'est sa passion.

Sabou encore, à voix basse, parlant en réalité à elle-même.

— Birane a surpris tout le monde. Il était généreux, humble, raisonnable.

— Sans doute, avait rétorqué Mapaté, en douceur. Peut-être éduqué. Le plus difficile est de résister aux sirènes des illusions.

Silence.

Puis, Mapaté encore, de sa voix sereine, celle de ses *zikh* en sourdine, émouvantes litanies solitaires qui saluaient les premières lueurs du soleil naissant :

— Sada, as-tu entendu ce que je viens de dire ?

— Oui, père, j'ai bien entendu.

— Tu as entendu. Comment... ?

— « Pas seulement avec mes oreilles. Dans ma tête, dans mon cœur, dans mes veines. »

En souriant comme pour taquiner son père et lui faire savoir qu'il avait bien assimilé la formule.

Avec Mapaté, chaque jour sa leçon. Une histoire à raconter, un conte, un souvenir cocasse ou sérieux. De temps en temps, une petite comédie à l'ombre d'un tamarinier majestueux, juste en face de la cabane. Mapaté clopin-clopant, jouait le premier rôle tandis que Sabou chantait de sa voix de rossignol et assurait la batterie sur le dos d'une calebasse. Des habitués de « la décharge » et des gens d'en face, côté marché, accouraient et joignaient leur partition en grand bonheur de tout le monde et de Sada, particulièrement.

— La distraction, ça fait partie de la vie ; ça donne du grand air au cœur, concluait Mapaté.

Sans cesser, au fond de son être, de veiller à la sauvegarde de « l'immense richesse » – selon ses termes – qu'il avait accumulée au fil du temps. Pas d'or, pas de sacs bourrés d'argent au fond d'une malle, pas de notoriété. Mais le bonheur de vivre en équilibre, en soi et en concert avec le prochain pour vaincre les pièges de la vie.

L'éducation, naturellement. Mais aussi la quête « d'expériences de la vie ». Mapaté avait appris à Sada que c'était pour un jeune homme une étape cruciale dans sa construction physique, morale et spirituelle.

— Un jour, lui avait-il dit, tu seras lâché sur le chemin hasardeux de l'aventure. Quand tu seras apte à disséquer les leçons et les

préceptes du Coran, tu seras autorisé à « sortir » vers d'autres horizons pour approfondir tes connaissances, pas nécessairement liées aux questions religieuses. Un voyage quasi initiatique dans le labyrinthe de la vie et de la complexité du monde.

Sada était emballé.

Plus tard, bien plus tard, quand il annoncera à son père qu'il avait rencontré une jeune fille qu'il voulait épouser, Mapaté en avait ressenti une vive émotion. Comme si son grand-père Serigne Modou Waar était ressuscité. L'image du grand homme fera irruption. Tel qu'il l'avait toujours vu, vêtu de son manteau d'humilité et de sagesse. Cette présence mystérieuse à la vitesse d'une étoile filante lui apparaîtra de bon augure. Serigne Modou Waar, une légende.

*

Mapaté ne se lassait pas de raconter à Sada. « Je rends grâce à Dieu et à mon grand-père de m'avoir accueilli dans son *daara*, école à ciel ouvert, dans la brousse, loin des habitations – ô quelques cases, pas la fête. Mais la chaleur humaine en toute saison. De nombreux élèves de l'école coranique, des *ndongos* venus de tous les coins de la région, d'origine modeste ou aisée, mais tous soumis à la même discipline : travaux champêtres pour assurer la nourriture et apprentissage rigoureux. »

Ce jour-là, mon grand-père m'appela dans sa chambre. Des livres partout et de nombreux manuscrits de sa main. Il était assis comme la plupart du temps sur des peaux de moutons superposées. Au-dessus de sa tête, l'unique fenêtre qui distillait dans la chambre la lumière blafarde des derniers rayons du soleil couchant. Il avait souri et m'avait dit, un air taquin :

— Mapaté, tu es à présent un homme dans la plénitude de tes forces, que Dieu En soit loué ! Il m'est revenu que tu surclasses les garçons de ta génération dans les arènes et que toutes les filles de la contrée voudraient t'épouser.

— Je me garderai d'être ton rival. Je n'en sortirais pas indemne, avais-je répondu.

La plaisanterie classique amena des rires de part et d'autre. Les petites-filles jouaient les « rivales » de leurs grands-mères ; les petits-fils, de leurs grands-pères.

Plus sérieusement :

— Mapaté, je crois que tu peux quitter le *daara*. Tu connais la tradition. Fais-moi un petit texte. Un beau texte, dans notre langue en caractères arabes, comme ceux-là (en désignant une pile de feuilles méticuleusement rangées au-dessus d'une malle), sur l'amour, de préférence sur la femme. Là où il n'y a pas d'amour, *yermaté* ne prospère pas. Ou sur les forces naturelles : la terre, l'eau, l'air et le feu. Comment tu as compris ce qui en est dit à travers les préceptes que tu as appris dans le Livre.

Et Mapaté de révéler :

— Naturellement, j'avais choisi de préparer un texte sur la femme. La femme/amour. La femme ! En elle-même, terre nourricière d'où germe la semence qui peuple l'univers. En elle-même l'air qui aère et excite nos sens pour le meilleur et, aussi, pour le pire. En elle-même le feu qui illumine nos vies autant qu'il peut consumer notre cœur... et ruiner notre existence ! Tout dépend.

La phrase tombée en chute libre. Puis :

— J'avais conclu qu'en toute chose : le meilleur ou le pire. Mais que pour celle que je voulais épouser – en souriant sans nommer Sabou – je n'espérais que le meilleur.

J'avais livré le texte deux jours plus tard, à l'heure qu'il m'avait indiquée : *Quand le soleil sera au zénith*. En caractères arabes, dans notre langue.

Le lendemain, au petit matin, il m'avait appelé.

— Mapaté ! Que Dieu bénisse ton chemin. Reviens-nous plus solide, plus costaud, la tête pleine. Et n'oublie pas d'où tu viens.

Mapaté savait que cette formule tomberait bien un jour. Il l'avait bien comprise comme la plupart de ceux qui étaient partis et revenus indemnes après avoir beaucoup vu et appris. « D'où tu viens » ne suggérait aucune référence sur l'origine, l'appartenance, le statut social ou la confession. Elle rappelait les principes fondamentaux méthodiquement éprouvés, forgés et transmis pour façonner l'être humain dans le respect des valeurs cardinales qui garantissent le *dïom*, la dignité et l'honneur. Sur le socle immuable de l'amour, de la tolérance, de la générosité et de la justice. Et surtout : de l'humilité.

Personne n'avait jamais entendu Mapaté se vanter d'être le petit-fils de Serigne Modou Waar, éminent érudit, descendant d'une lignée prestigieuse de l'empire du Mandingue éclaté depuis lors en mille

morceaux au gré des guerres et de l'invasion coloniale.

1.
« Haricot ».
2.
« Turbulent ».

Un jour, à « la décharge », l'horizon s'assombrit. Bouleversant du coup la routine d'une existence somme toute sereine. Un matin de brouillard épaissi par la fumée échappée des camions. Un froid mordant au plus profond de la chair.

Sous un amas de gravats, faisant « sa récolte » quotidienne dans les ordures, Mapaté avait aperçu un bout de manche. Veste ? Pardessus ? Il avait tiré de toutes ses forces pour l'extraire à la fois des gravats et d'une substance visqueuse qui ne cédait pas. Mapaté s'échina, les doigts gelés. Il tira, tira, s'acharna. La masse se décolla. Une grande boule d'où émergeait une longue manche en skaï. Une veste sans âge ni couleur.

Pendant qu'il s'obstinait à vouloir la remettre en forme, quatre gaillards sortirent du bois. L'un d'eux s'approcha de Mapaté. Le regard mauvais, le ton sec, la voix rauque. Il intima :

— Remets ça là où tu l'as pris !

Mapaté n'a manifestement rien compris. Le temps d'un éclair, le poing de l'homme s'écrasa comme une bombe sur son visage. Mapaté tomba. L'homme ricana comme un ogre assouvi en le voyant s'affaïsser si tristement. Un de ses trois autres compagnons envoya un coup de pied bien ajusté sur les fesses de Mapaté qui essayait de se relever. Pas le moindre soupir. Mapaté n'a pas interrompu sa tentative de se relever.

Suprême humiliation ! Sabou a vu la scène du coin où elle pilait le mil de son couscous. Elle a rappliqué sans crier gare vers le théâtre de la brutalité ! Grandes foulées, visage muet, énigmatique. Elle tient fermement une tête de son pilon dans la main droite. Elle avance en tirant.

Sabou ! Là où personne ne l'aurait attendue ! Surprenant tout le

monde, en quelques secondes, elle a levé le pilon de ses deux mains, haut au-dessus de sa tête. Elle a visé la tête du malfrat, elle a frappé... Sabou ! Elle-même ! Petit bout de femme gracieuse comme une biche.

Sabou a frappé. Personne ne l'avait jamais vue se bagarrer ou entendu sortir une insulte de sa bouche. Sabou a frappé. Pour punir le fauve.

Les hôtes indésirables eux-mêmes surpris. Interdits ! Stupéfaits !

L'un des deux compagnons de l'agresseur, jusque-là raide comme un piquet a opportunément intercepté le pilon, avec rapidité et adresse. Un coup de maître ! Du métier assurément. Il a aidé Mapaté à se relever. Une minute de silence glacial. Puis, d'une voix suintant un accent de tendresse, la main sur l'épaule de Sabou, il a dit :

— Pardon, mère. Cela n'arrivera plus. Ceux-là qui ont agressé le vieux sont des nouveaux. Cela n'arrivera plus.

Il a posé un regard sévère sur l'auteur de l'attaque qui avait l'air d'être sous hypnose. Les trois voyous ont « dégagé », ayant sans doute compris le message non articulé de leur compagnon. Ce dernier a pris le pilon. Il a accompagné Mapaté et Sabou jusqu'à la porte de la cabane. Les fillettes dormaient encore à poings fermés à l'intérieur.

C'est à ce moment que Sada est arrivé, un fagot de bois sur la tête, un autre sous l'aisselle. Il ne saura jamais rien de ce qui venait de se passer.

— Pas la peine de lui dire, avait soufflé Mapaté quand le « quatrième homme » eut rebroussé chemin après avoir promis de repasser. Allumer la haine dans le cœur d'un enfant, à quoi ça servira ?

— C'est vrai, répondit Sabou. La haine, c'est un poison. Plus tard, quand Sada sera plus costaud dans sa tête, nous lui dirons, si Dieu le Veut. C'est aussi cela la vie. Cette affaire triste et bête fait partie de sa vie, de la nôtre. Il sera assez mûr et responsable pour en rire.

— Tu crois ? On peut rire de tout sauf de l'humiliation. Dans le meilleur des cas, il en souffrira.

— C'est vrai, Mapaté. Tu parles comme un saint.

— Je n'en suis point un, certainement ! Mais j'ai appris que la paix du cœur et de l'esprit vaut tous les sacrifices. Une des leçons que j'ai reçues de mon grand-père ! *Tiey*, Serigne Modou Waar ! Une espèce en

voie de disparition. C'est sûr !

*

Chacun s'abreuve à la source d'un patrimoine caché depuis la nuit des temps dans les entrailles de la terre. Sabou connaissait-elle l'épopée de ces vaillantes héroïnes qui, d'une manière ou d'une autre, en temps de paix, de guerres ou de catastrophes, ont écrit les plus belles pages de l'histoire de l'Humanité ? La grande histoire, et la petite – qui n'est pas moindre. Par leur bravoure, leur savoir, leur savoir-faire, leur patience – qui n'est pas passivité, ni indifférence. Par leur sérénité qui n'est pas faiblesse, mais une force mentale prodigieuse.

Sabou en connaissait-elle un bout ? Peut-être oui, peut-être non. Certains disent que le ventre de la femme est un océan immense, insondable, mystérieux.

Elle connaissait au moins la chanson. Savoureuse mélodie qui, pour l'éternité, avait fini d'emprunter les routes des vents, de pénétrer dans les chaumières et de s'y incruster, *Bagne gathia, nangou dé*, la mort plutôt que le déshonneur.

C'était au temps où le déshonneur était mortel.

*

Comme promis, le « quatrième homme » – comme l'appelait Mapaté – revint le lendemain, pour prendre des nouvelles de la famille. Un visage d'ange.

« Comment ce jeune homme a pu s'acoquiner avec ces voyous qui infestent la forêt », s'étaient demandé Mapaté et Sabou, maintes fois.

Au fil des jours, ils se sont habitués à ses visites presque quotidiennes tout en surveillant sans en avoir l'air ses conversations avec Sada. Elles portaient exclusivement sur les oiseaux, la faune des champs, singes, écureuils, rats, tortues. De fascinantes découvertes aiguïsaient la curiosité de Sada.

À la longue, rien d'inquiétant qui pût inspirer la méfiance. Tout de même le principe de précaution ne dispensa pas Sabou de poser les questions qui la turlupinaient.

— Sada t'appelle Bougouma, c'est bien ton prénom ?

— Oui, mère.

— Tu habites le quartier d'en face ou dans la forêt ?

— Non. En réalité, je n'habite nulle part.

— *Hii* ! Mon fils ! Comment ? N'habiter nulle part ? Et d'ajouter :

— Et ta famille, alors ?

Le visage de Bougouma se crispa. Le détail n'échappa pas à Sabou. Elle continua néanmoins son interrogatoire en toute douceur.

— *Dome*¹ ! Au village ? En ville ? Comme nous : du village à la ville. Il faisait bon vivre là-bas, au village. On ne sait jamais apprécier ce que Dieu nous a offert. À la ville, nous étions en enfer au cœur de la grande ville.

— Moi, rien, nulle part. J'ai toujours été ballotté de part et d'autre dans un immense trou noir. Je cherche ma voie. Depuis que je vous ai rencontrés j'ai le sentiment pour la première fois de ma vie... d'entrevoir un filet de lumière.

— Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas. Aux élections, des politiciens ont « ramassé » ici et là des milliers de jeunes comme moi, ils nous ont fait confectionner des cartes d'identité et des cartes d'électeurs. Ils ont déclaré que j'avais vingt ans. Je devais avoir moins de seize ans. Il y en avait beaucoup d'autres qui ne paraissaient pas avoir quatorze ans. Dix ans même. Ils ont payé mille francs par carte à l'intermédiaire, ont pris toutes les cartes... et sont partis.

Actuellement, les gens me disent que je ne fais pas plus de vingt ans. Les personnes qui nous « ramassaient » dans les marchés, au coin de la rue et certains « patrons » ont confisqué l'argent et menacé de prison si on les dénonçait.

— Mapaté et moi n'avons jamais voté. C'est tant mieux pour nous.

— Maintenant, j'ai peut-être dix-huit ans... ou vingt ! C'est cela ma réalité. Je ne suis de nulle part. Je tourne en rond, viens de temps en temps à « la décharge » pour trouver par-ci par-là des choses, n'importe quoi, que je vends en plus de mon métier de porteur au marché d'en face.

Silence. Puis :

— Ces trois gaillards que tu as vus, ils fréquentent l'autre côté de la colline depuis quelque temps. C'est par hasard que nous nous sommes retrouvés ici ce jour-là. De rudes bagarres nous ont déjà opposés au cours desquels mes amis et moi avons eu le dessus. Ils me respectent. Ici, c'est la jungle. Le plus fort est respecté.

Soudain, comme un os dans la gorge. Il a fondu en larmes, s'est levé, direction la mer, de l'autre côté de l'une des collines qui bordent la forêt. À quelques mètres, il s'est retourné. Haut la main, il a agité un sac vide en jute. Sada a compris, et a lui-même ramassé son sac et couru le rejoindre.

Tous deux à la plage pour terminer le travail de remblai autour de la cabane de la famille. Le sable blanc pétillant sous le soleil, de gros cailloux en bordure, pour offrir à Sabou une cour spacieuse et à Mapaté un coin de détente quand il avait fini de vaquer à ses occupations. Et aussi – le plus important peut-être – un espace convivial pour le *waxtaan*, la *causerie* salutaire, et les loisirs qui, selon Mapaté, « aèrent le cœur et l'esprit ». L'endroit attirera du monde. Pas n'importe qui. Des gens « de bonne compagnie » qui savent parler, se distraire, se respecter en dehors de tout clivage social, ethnique et religieux.

De fait, Bougouma avait senti, dès le jour de l'incident dont personne ne parlera plus, une force magnétique qui se dégageait de Sabou, illuminait son regard, chantait dans sa voix et commandait sa gestuelle. Même lors de ce jour où, n'eût été sa prestance à lui, elle aurait commis un acte grave qui l'aurait amenée en prison.

Ce jour-là avait jailli dans son cœur, la première fois de sa vie, cette chaude étincelle, incontrôlable, magique. Cet instinct d'amour qui porte vers l'autre. Pour la première fois, il entendit dans son cœur l'appel délicieux de la tendresse filiale. En Sabou, il a trouvé ce jour-là la mère généreuse, douce, intransigeante aussi. Un miracle.

*

Il ne dira jamais, jamais, au plus grand jamais – de peur de réveiller ses blessures – les sévices endurés. L'esclavage dans ses formes les plus abjectes, les plus dures, les plus déshonorantes, des fois sous la coupe d'adultes au-dessus de tout soupçon mais gangrénés par le vice et la brutalité.

Quand un groupe d'adolescents l'enleva un jour, au petit matin, au coin de la rue où il mendiait, sous la menace d'un couteau, il eut peur certes (réflexe normal). Mais se dit qu'après tout il ne pouvait pas voir pire que les cruautés déjà subies. Ils l'entraînèrent au racket dans l'un des marchés les plus fréquentés de la ville, et, bien sûr, à la bagarre pour se tirer d'affaires. Il était devenu un as du déverrouillage presque

automatique des voitures, au point que le chef de sa bande l'avait surnommé « Automatique ». Arrêté et emprisonné pendant un an, pour avoir volé un ordinateur et un téléphone portable dans une voiture haut de gamme bien verrouillée, il avait été élargi grâce à la mansuétude de gardiens de prison qui avaient senti qu'il était récupérable. Ils lui avaient donné des conseils pour se reconvertir dans la débrouillardise licite pour survivre. Il avait juré en pleurant qu'il le ferait.

1.

« Mon fils », en wolof.

Bougouma finit par gagner la confiance de tous. Désormais membre à part entière de la famille, il bénéficiait sans réserve de la bienveillante attention de Sabou et de Mapaté. Autant qu'ils en manifestaient à leurs propres enfants. Sans être dispensé de se conformer aux règles de comportement en vigueur : principes d'une éducation rigoureuse, intelligemment inculquée, sans insultes ni brimades.

Bougouma y adhéra avec enthousiasme. Conscient d'avoir perdu beaucoup de temps à comprendre le sens de sa propre existence. Secoué jusque-là dans les vagues et les bouillonnements destructeurs d'un monde cruel.

Il savoura la chance inouïe de « trouver enfin des parents, un frère et deux sœurs ». C'est comme cela qu'il le sentait dans son cœur ensoleillé. Parfois en soliloquant en pleine nuit dans le réduit qu'il avait fini par louer dans les environs.

Il apprit à Sada à fabriquer des filets de pêche. Avec une telle dextérité que Sabou, soudain un jour, avait versé une larme en le regardant faire. Elle avait pensé à son frère Birane, tristement emporté par l'aventure périlleuse des pirogues sans retour.

Sada et Bougouma décidèrent de se mettre à la pêche. De l'autre côté de la colline qui bordait « la décharge », un grand lac déployait sa splendeur moirée, sérieusement dégradée par les déchets flottants et les détritus de toutes sortes.

Donnant, donnant. Instinctivement. Bougouma prêta sa main experte à Sada pour lui permettre d'affiner les gadgets tirés de la menue ferraille ramassée chez les forgerons. Quelle fierté de se savoir capable de créer, du bout de ses doigts, ces objets complexes qui amusaient ses parents ! Sans compter l'immense bonheur de les offrir à ses sœurs. Et de sentir, de voir sur leur visage émerveillé, combien

elles étaient ravies d'enrichir la gamme de leurs jouets jusque-là composée de belles poupées artistiquement travaillées par Sabou avec parures et dorures, à partir des chutes de tissus récupérées chez le tailleur.

De son côté, bien que plus jeune, Sada amena Bougouma à polir son langage. En convoquant simplement les « leçons » de Mapaté sur un air de chansonnette et en rigolant. « Ne pas insulter... *waay... waay...* pas de jurons grossiers... *waay... waay...* même dans l'adversité..., même dans l'adversité... *waay... waay...* ce qui n'empêche pas de savoir se faire respecter... *waay... waay.* »

— *Waané wa !* Petit espiègle ! répliquait Bougouma en riant. Puis, sérieusement :

— Merci, petit frère, tout de même. C'est moi qui devais te rectifier. Mais attention ! Ne fais pas le malin. L'honneur en revient aux parents. T'as juste eu la chance d'apprendre avant moi.

Puis : franches taquineries.

*

La pêche s'avéra fructueuse. La priorité à Sabou, selon ses préférences du jour. Elle adorait les *dêmes* (mulets d'eau douce) et les truites. Le reste vite écoulé dans le panier de ménagères ou les caisses de vendeurs de poissons frais ou séchés.

Les bicyclettes, les *cars rapides* et autres gadgets miniatures gagnèrent en envergure, précisions et couleurs alléchantes. Des marchands ambulants les achetaient sur place, sous le tamarinier désormais baptisé « Le tamarinier des Waar » par les habitués aux « récréations » fort appréciées par le voisinage. Ils les revendaient au centre artisanal du centre-ville où les touristes les raflaient. Petit à petit, la corvée des ordures fut rangée au placard des souvenirs. Sauf que Mapaté avait refusé de se croiser les bras à ne rien faire. Il s'y rendait de temps en temps, des fois pour regarder les lignes de l'horizon. Simple plaisir de bouger. « L'immobilisme ne me réussit pas ! » Et d'éclater de rire.

Leur réflexe, dès le premier bilan de deux ans d'activité : remettre les recettes à Mapaté qui, tout comme Sabou, n'avait manifesté aucune curiosité sur leurs gains, étant déjà largement satisfaits de la contribution des « garçons » à l'allègement de la dépense quotidienne.

— Beau geste, avait dit Mapaté, avec sobriété. Il avait pris l'argent dans ses mains un instant avant d'ajouter :

— Une grande fierté de voir nos enfants travailler et gagner un salaire à la sueur de leur front. Je prendrai ceci (un billet de cinq mille francs). Autant à votre mère (en donnant le billet à Sabou). Il leur rendit le reste, sans avoir compté la somme.

— Gardez cet argent. Faites-en un bon usage. L'avenir vous attend. Un conseil cependant : la mémoire n'est pas un ami fidèle. Prenez un carnet, consignez vos dépenses et recettes.

L'œil perplexe, ils l'ont regardé. Puis Sada :

— Père, toi aussi ! Nous ne savons pas écrire. Éclats de rire de Mapaté. Puis :

— Qu'as-tu fait en posant ce matin même une sourate sur la tablette de Bougouma ?

Sada confondu :

— Mais ça, c'est sa leçon du jour !

— Comment l'as-tu portée sur la tablette ?

— Avec le *xalima* et le *dâ*, la plume et l'encre.

— Ce n'est pas écrire ? Pour gérer mon bric-à-brac, j'ai toujours tout consigné dans mon carnet.

Et de sortir un carnet d'une mallette, d'étaler sous leurs yeux des colonnes, chiffres et lettres.

— Dis-moi, Sada, tu ne peux pas lire et écrire ?

— Si, père ! Ça, je connais. En réalité, je voulais dire que je ne peux pas le faire dans...

— Je comprends ce que tu veux dire. Rires. Puis :

— Ce que tu sais faire, tu peux le faire en mille langues ! Si tu en as l'opportunité. Mon grand-père parlait cinq langues et écrivait l'arabe et le swahili ! Tu peux élargir ton horizon vers d'autres langues.

— À l'école...

— Il y a autant d'écoles que de langues !

— Tu as raison, père. Je pense à l'école des *toubabs*.

— Pourquoi pas, si tu peux !

— J'en rêve ! s'est exclamé Sada. Je m'y mettrai dès que je pourrai.

— Moi aussi, a dit Bougouma !

— *Inch'Allah*, a conclu Mapaté. Que Dieu bénisse votre intention. Il n'est jamais trop tard pour apprendre. Mon grand-père le répétait à satiété.

*

En réalité, Bougouma et Sada en connaissaient un bout en matière de petit commerce. Ils tenaient la « table » du bric-à-brac à tour de rôle lorsque Mapaté partait au village à l'approche des fêtes traditionnelles.

Rendre visite à la famille pour maintenir le lien. Contribuer, autant que ses économies le lui permettaient, à l'intendance familiale. Et respirer à pleins poumons le souffle vivifiant d'une nature caressée par la brise apaisante de la concorde.

Quelques jours après, Sada est revenu sur le sujet.

— Père, je peux vraiment aller à l'école ?

— Si Dieu le Veut, si tu peux... à ton âge. Jamais trop tard, je te le répète.

Ivresse dans le cœur de Sada. Aussitôt surgit une image, un souvenir inattendu, miraculeux. Boly et Mignane, le jour de la séparation, dans la maison aux baraques flottantes sur une nappe d'eaux verdâtres et puantes. C'était il y a longtemps. Il n'a pas compté les années. Boly et Mignane ! L'avenir de l'école leur était ouvert par le hasard du destin. Lui n'y pensait même pas. Aucune manifestation, aucune jalousie, cependant. Pas la moindre frustration, ce jour-là. Croyant peut-être que le luxe d'aller à l'école des *toubabs* n'était pas inscrit dans son destin de descendant d'un villageois, Serigne Modou Waar, nuit et jour cloîtré dans sa chambre quand il avait fini aux aurores sa corvée dans les champs et s'empressait de rejoindre son monde : sa case sur un monticule de latérite, ses peaux de mouton superposées qui servaient de tapis de prière et de lecture ; sa bibliothèque : une malle en bois avec un revêtement de peau de chèvre jadis lustrée, craquelée par le temps.

Sada n'avait encore rien appris de l'histoire fabuleuse de son arrière-grand-père dont la légende s'effaçait tout doucement dans les vagues des sables du désert. Il ne savait pas que son arrière-grand-père Serigne Modou Waar avait voyagé à pied, à dos d'âne ou de chameau et encore ! Sur de vieux rafiots à travers déserts, rivières, lacs et fleuves. Au gré du vent et des saisons, maçon, chauffeur, docker.

Sans se lasser de fréquenter assidûment mosquées et *madrassa* dans la cour desquelles il passait la nuit, si ce n'était pas sur les quais ou – suprême bonheur ! – en marge des caravanes, parmi les petits commerces qui naissent à chaque étape de celles-ci. L'ambiance de foire, les couleurs et les voix. Le concert des crieurs. Sa fascination pour le chameau ! N'hésitant pas, à l'occasion, de faire le chamelier à la grande satisfaction des caravaniers conquis par sa courtoisie, son ardeur au travail, le respect qu'il inspirait d'emblée et son humilité.

À vingt-cinq ans, estimant avoir dignement accompli la mission que son père Birima lui avait confiée – apprendre le monde et ne jamais oublier d'où il venait – Serigne Modou Waar avait regagné le pays. Il avait vu et appris et savait que l'aventure ne s'arrêtait pas là.

Un matin, à l'aube, une charrette l'avait déposé au bercail avec sa malle remplie de feuillets sur lesquels il avait recopié des textes de manuscrits anciens, glanés çà et là au cours de ses pérégrinations : textes religieux, poèmes profanes. Et aussi : des reproductions de gravures et dessins de lieux et autres symboles vénérés.

— Serigne Modou Waar ! *Gathié Ngallama ! L'honneur est sauf !* avait dit son père.

Dès le lendemain, une fête glorieuse avait été célébrée à son honneur. Le village et toute la contrée avaient chanté en chœur : « *Diarrama*¹, Modou Waar ! *Gathié Ngallama !* »

C'est en voulant marcher sur les traces de son illustre grand-père que Mapaté se fracassa une jambe en tombant du haut d'un immeuble branlant dans un quartier d'une ville prospère, dans l'est du continent.

*

Un jour, Sada et Bougouma surprirent Mapaté.

Sada, toutes dents dehors.

— Père, à partir de ce jour, « la décharge », c'est fini pour toi. La « table » aussi. C'est maintenant une affaire à nous deux (en pointant Bougouma).

— Comment ça ! J'ai besoin de travailler, de bouger ! D'y mettre de ma sueur pour survivre ! avait encore dit Mapaté, énergiquement. Je vous le répète.

— Tu bougeras, père.

Et Bougouma, « l'aîné », de faire cliqueter trois clefs reliées autour d'un cordon. Tous deux le lui passèrent au cou.

— Tu as désormais une boutique au marché, à l'angle de la grande rue. Une boutique, petite, certes... mais ton bric-à-brac y tiendra et même d'autres produits courants, des denrées alimentaires. Petit à petit, tu auras à t'occuper, bien sûr. Et nous aussi.

Sabou a spontanément poussé un cri de joie et formulé des prières.

— Que Dieu vous bénisse !

Mapaté au comble de l'émotion. Ses yeux s'embuèrent, il s'empessa, comme s'il avait honte, de passer le bout de la manche de son caftan sur son visage. Le cœur de Sabou vibra et envoya un flash étincelant sur son visage. S'adressant à Mapaté, elle a dit :

— Il est souhaitable pour tout parent de pleurer de bonheur quand nos enfants nous comblent. Ces larmes-là que tu caches (en rigolant) sont une bénédiction. Que Dieu nous garde de l'effroyable malheur de pleurer des turpitudes de nos rejetons.

Sada avait senti, à cet instant, une enjambée fantastique sur le chemin de ses rêves. Il « deviendra » Serigne Modou Waar, cet érudit respecté au-delà des frontières de ce patelin perdu dans les sables de la savane. Il « deviendra... » Il aura son aventure comme Serigne Modou Waar a eu la sienne. Différemment certes. Il « sortira » apprendre le monde. Il ira à l'école.

*

Sada et Bougouma ont fini de régler les modalités de la gestion des affaires courantes : la pêche, les travaux domestiques, la boutique à tour de rôle pour tenir compagnie à Mapaté. Le quartier n'est pas sécurisé. C'est Bougouma, « l'aîné », qui assure la garde.

Sada a pris la décision d'y aller au culot. Il a pris le chemin des filaos. Cinq à six cents mètres pour arriver à l'école, unique établissement public de cette zone surpeuplée.

Il est sept heures pile quand il franchit le seuil de la bâtisse délabrée. Il sait que les cours commencent à huit heures. Il a salué les vendeurs de gourmandises occupés à garnir leurs étals. Il a filé droit vers le bureau du directeur pour l'avoir repéré la veille au cours d'une visite de reconnaissance des lieux.

Il ne s'est pas privé de jeter un coup d'œil à l'intérieur, la porte étant entr'ouverte.

Une femme de ménage est arrivée.

— Bonjour, mère.

Grosse et agréable surprise de la jeune dame. Elle est réconfortée car ce geste naturel de saluer les personnes qu'on ne connaît pas est devenu si rare.

— Tu veux voir le directeur ?

— Oui, mère. Je voudrais bien le voir.

— Il ne viendra qu'après la sonnerie de la cloche. Quand tout le monde sera dans les classes.

— Merci mère, j'attendrai.

La femme de ménage pousse de son balai rabougri l'épaisse couche de sable amassée sur la dalle en ciment. Arrivée à son niveau, elle lui demande de se mettre à l'autre bout de la véranda.

La cour s'anime progressivement. Ça grouille de toutes parts comme dans une foire. Plus tard, une sonnerie stridente. Les rangs se forment. La cour se vide. Le cœur de Sada bat un peu plus vite. Mais il reste calme.

Un homme arrive. Et promène son regard dédaigneux sur Sada, de la tête aux pieds. Il entre dans le bureau, en ressort aussitôt. Sada s'est dit que ce monsieur débraillé n'est sûrement pas le directeur.

Mais... qui sait ? Il le salue malgré tout.

— Bonjour, père.

— Bonjour. Que veux-tu ?

— Voir le directeur.

— Il était là quand tu es venu ?

— Il paraît qu'il ne vient à son bureau qu'après avoir vérifié que tous les élèves sont entrés dans les classes.

— Bien sûr ! a-t-il raillé. C'est évident.

Sada s'est demandé pourquoi il lui a alors posé la question.

— Tu as un rendez-vous ?

— Non, père.

— Tu le connais ? Des liens de parenté ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Mon souhait est de le voir aujourd'hui.

— Pour être embauché... ou dépanné... en ces temps si durs ?

— Non, père. Je suis venu pour m'inscrire à l'école. L'homme a failli suffoquer. Gros rire moqueur.

Puis :

— Toi, un gaillard de ton âge. Tu te moques ? Ici, c'est une école

primaire !

Petit sourire de Sada. Toujours zen.

Le directeur est arrivé au moment où l'homme se gavait de sa salive fielleuse.

— Bonjour Mor.

— Salut, Mbengue.

— Bonjour jeune homme.

— Bonjour tonton.

Le directeur est entré dans son bureau. Mor l'a suivi, en est ressorti quand le directeur lui a glissé comme d'habitude un billet de cinq cents francs, en le précédant avec tact vers la sortie.

— Tu peux entrer, jeune homme. Assieds-toi.

Face à face avec le directeur. Sada est ému. Fier de son audace, il promène son regard aux quatre coins de la pièce. Trois murs recouverts de placards jusqu'au plafond. Livres, tableaux d'art, photographies, mappemondes. Le tout, méticuleusement rangé. Ainsi que les piles de manuels et documents partout empilés.

— Je m'appelle Baye Mbengue. Et toi ?

— Je m'appelle Sada Waar.

— Tu habites dans le secteur ?

— Aux Filaos, pas loin.

— Qu'as-tu fait jusqu'ici ?

— L'apprentissage du Coran, la pêche, bricoler, jardiner. Récemment avec mon grand-frère, nous avons ouvert une cantine pour nos parents, près du marché des filaos.

— Pas mal, tout ça ! Eh bien, bravo ! s'est exclamé le directeur avec un enthousiasme juvénile.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans. En réalité, je ne sais pas : un peu plus... ou moins, a-t-il ajouté, rassuré par la jovialité et la simplicité du directeur.

— Pourquoi as-tu décidé de vouloir t'inscrire maintenant à l'école ?

— Étudier. Vraiment ! Et aller plus loin !

— Pour gagner beaucoup d'argent ?

Sada a souri.

— Pas seulement, tonton ! L'argent est utile. Mais surtout : pour me prouver que je peux aller plus loin avec mes capacités et ma volonté de réussir.

Le directeur : le regard pétillant sur Sada. Sada : les yeux dans les yeux du directeur, en toute confiance et sérénité.

— Bon ! Bon ! On va voir ce que l'on peut faire. Je ne suis pas un devin, mais je sens que tu réussiras si tu continues sur ta lancée.

— *Inch'Allah ! Amine*, tonton.

Le directeur a déplié sa longue silhouette. Quelques pas vers une étagère. Il en a tiré une brochure. Tout en la feuilletant en regagnant sa chaise :

— Tu sais lire et écrire l'arabe, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai bouclé le Coran sept fois. Je ne parle pas l'arabe couramment, mais je peux traduire le Coran en wolof et mandingue.

— Eh bien, ce n'est pas mal ! Qui t'a appris ?

— Mon père, Mapaté Waar.

Le directeur, avec un brin de nostalgie :

— Moi aussi, c'est mon père qui m'a appris. Il était le maître de l'école coranique du quartier. Avant l'école française que j'ai commencé à fréquenter à neuf ans. Tiens ce syllabaire franco-arabe. Tu peux apprendre l'alphabet en français, plus un peu de vocabulaire. Comme je te vois, ça peut aller très vite. Reviens dans deux mois. Je te mettrai dans une classe, selon tes résultats... au fond de la classe. Tu as l'air d'être un garçon équilibré, bien éduqué. Il faut ça – avec la volonté, l'effort et la discipline – pour réussir.

— Merci, mon père ! Du fond du cœur.

— Un conseil, tout de même : ne tiens pas compte des railleries des méchants du genre « chameau dans un troupeau de moutons » (sans faire allusion à Mor, nommément). Ça peut venir d'enfants ou d'adultes stupides et aigris. L'enfance est innocente... autant qu'elle peut être cruelle... par inconscience.

— Je sais tonton. Pas de problème. Merci infiniment. *Dieu*², tonton.

Le directeur l'a accompagné jusqu'à la porte. Fier et enchanté de l'occasion de revêtir ses habits de « sauveur ». Ses collègues et amis lui ont collé affectueusement ce qualificatif depuis bien longtemps. Quand il s'est donné comme mission, au gré de ses multiples affectations à travers villes, villages, hameaux, forêts et savanes, de « repêcher » des enfants sourds, muets, aveugles ou démunis. Tous condamnés à ne jamais sortir des ténèbres de l'ignorance. En raison de

leur handicap physique, la résignation, le dénuement ou le fatalisme de leurs parents.

-
1. « Merci ».
 2. « Merci » en wolof.

Deux ans plus tard, Sada décrocha le Certificat de fin d'études primaires. En candidat libre, sous la direction éclairée de son tuteur providentiel. Le directeur, alias Tonton Mbengue, avait pris le soin de les inscrire – Bougouma et lui – à l'État civil. Bougouma avait souhaité être régularisé sous l'identité Taaw Waar, fils de Mapaté Waar et de Sabou Touré. De fait, depuis bien longtemps on ne l'appelait à la maison et dans le quartier que sous le prénom *Taaw*, l'Aîné, plus valorisant que *Bougouma*¹. Par respect et affection. Et, sans doute, pour enterrer définitivement toute référence à ses malheurs d'antan.

Tenté au départ, Taaw renonça finalement à accompagner Sada sur le chemin de l'école.

— Je me sens bien ici, avait-il expliqué. La pêche, le commerce. Les affaires marchent. J'ai choisi de m'en occuper au nom de la famille. Par les temps qui courent, à qui faire confiance ? Je veux aller loin, toujours plus loin, pour réussir. Sada en fera autant, de son côté. Vas-y, petit frère ! (Avec un large sourire et une tape sur l'épaule de Sada.)

— Tu me laisses tomber ! avait dit Sada sur un ton taquin.

Concert de rires.

Mapaté avait répliqué avec douceur, le cœur en joie :

— Choisissez votre voie. Pourvu qu'elle ne vous précipite pas dans le chaos. L'essentiel est que, jamais, vous n'oubliez d'où vous venez.

Ils avaient compris pour avoir entendu ce refrain tant de fois.

— Que Dieu vous garde !

— Amine !

Toutes voix confondues. Sabou aux anges.

*

Le succès de Sada fut considéré comme un événement exceptionnel

dans cette zone où les populations étaient majoritairement acquises à l'idée qu'elles étaient condamnées à vivre l'indigence mentale, congénitale, inexorable qui les aurait frappées.

Tonton Mbengue saisit l'occasion de « l'événement » pour les convaincre que la réussite s'acquiert par l'effort et la confiance en ses propres capacités.

Dans la cour bondée de l'école, il a martelé :

— Ceux-là qui viennent nous faire croire que la pauvreté est notre territoire sans issue sont des charlatans d'un type nouveau. Ils se gavent de la détresse des gens démunis. Il ne faut pas confondre manque de moyens matériels et pauvreté. Mon père ne cessait de répéter que la dignité est la vraie richesse. Il ne vivait que de ce que pouvaient lui donner les parents d'élèves de son école coranique. Et de son jardin. Il n'a jamais rien réclamé et n'a jamais tendu la main à quiconque.

Murmures.

— C'est vrai ! Sada en sait quelque chose. Il a de quoi tenir. Son père Mapaté Waar que vous connaissez tous – le patron du « Tamarinier » (en souriant) l'a éduqué dans ce sens. J'y reviendrai plus tard. Revenons à nos charlatans. Nous sommes devenus leur fonds de commerce. Pas ici seulement, mais à l'échelle du continent : ne cédez pas à la paresse et à la facilité ! L'argent qu'ils récoltent sous prétexte de nous « aider », ils en vivent grassement. De la même espèce que les faiseurs de miracle, multiplicateurs de billets de banque qui font des ravages en exploitant la crédulité des adeptes de la facilité.

Rires.

Une bonne respiration. Tonton Mbengue toujours, sourire lumineux.

— L'exemple de Sada doit vous inspirer. Son histoire avec notre école est une histoire d'amour, de confiance et de reconnaissance. L'école lui a certes offert l'opportunité de franchir ce petit pas qui nous réjouit. Le Certificat d'études en deux ans ! ...

Salves d'applaudissements. Ferveur et fierté. L'histoire, ils la connaissent pour l'avoir vécue jour après jour. Avant « l'exploit », Sada était devenu, sans l'avoir cherché, la coqueluche de la « communauté ». Pas seulement des élèves. Oublié le temps – très court du reste – des moqueries sur son âge. Adulé autant par les

enseignants, les gens du dehors devant leurs étals, que par les employés subalternes. Ce brave garçon les avait impressionnés par son comportement hors saison en ces temps où le non-respect de tous et de toute limite était devenu la règle.

Deux fois par semaine, il peinait à nettoyer l'immense cour de l'établissement, à planter des arbres, à aligner des filaos en rangs serrés autour du périmètre de l'établissement, à les protéger avec des fils de fer barbelés. Et de creuser un puits ! Oui, un puits. Personne n'y avait pensé alors que la nappe phréatique était à moins de quatre mètres. Et que, régulièrement, des pénuries d'eau sévissaient dans le quartier. Des odeurs pestilentielles couvraient l'atmosphère.

Petit à petit, l'espace avait changé de visage. Sada avait fini par inspirer, par un incroyable magnétisme, son enthousiasme aux élèves. Tous fiers et heureux de participer aux travaux et de jouer sur des espaces aménagés plus aérés que les ruelles sablonneuses du quartier. Surtout pendant les vacances quand les inondations récurrentes charriaient boue et immondices jusqu'à l'intérieur des maisons.

Le plus beau des cadeaux qu'il leur offrit fut d'insuffler, dans le cœur de ces innocents, le bonheur du partage ; de savoir donner un peu de soi et de sentir, au plus profond de son être, l'ivresse et la magie de l'éclosion d'une graine minuscule, de la couvrir, de l'accompagner jusqu'à l'éruption miraculeuse d'une tige. Et de rêver ! Cela ne faisait pas partie du registre de leurs préoccupations. Rêver... pourquoi pas ? Demain, une forêt... baobabs, caïllédrats, acacias, palmiers, sarabandes d'oiseaux, concerts aux aurores sous la flûte enchantée de Sada. « Comme au paradis », leur avait dit Sada.

— Ce que Sada a fait, vous tous pouvez le faire, avait ajouté Tonton Mbengue. Refusez que l'on vienne vous dire : « Vous êtes pauvres. » La pauvreté n'est pas une fatalité. Je m'adresse particulièrement aux adolescents et aux parents qui n'ont plus le souci de forger une carapace de vertus dans le cœur des enfants. Et les exposent, de ce fait, à la délinquance, à toutes les dérives dont le suicide dans les pirogues de malheur. Votre destin est ici ! La solution de vos difficultés c'est l'intérieur de vous-mêmes. À vous d'exploiter les forces qui sommeillent en vous ! Bravo Sada !

Tonnerre d'applaudissements. Vacarme étourdissant. Pause. Puis :

— Savez-vous comment Sada a fait pour financer ces travaux ?

Murmures.

— Je vais vous le dire. Avec l'argent qu'il a gagné en bricolant des objets miniatures : voitures, pirogues, instruments de musique jusqu'aux flûtes avec lesquelles il accompagne l'envol des oiseaux au petit matin !

Applaudissements nourris. Sada, sage comme une image.

— Avec ses recettes versées régulièrement dans la boutique de sa famille, il s'est fait avancer la somme qui lui a permis de faire face aux dépenses, soldées à ce jour.

L'assistance subjuguée. Des larmes sur les joues de Sada. Pour une fois, il a pleuré. Mapaté ne lui dira pas « un garçon ne pleure pas... ». Il comprendra que son fils a versé des larmes de bonheur et d'honneur.

Tonton Mbengue aux anges. L'esprit du Tamarinier de Mapaté a visité l'école. Pour l'éternité.

*

Le directeur Tonton Mbengue fréquentait régulièrement la cour de Mapaté Waar. Pas en simple spectateur. Partie prenante, absolument. Sous la voûte du tamarinier mythique dont les branches touffues dansaient avec les vents et narguaient le ciel, il donnait des conseils avisés et des cours de « leçons de choses », comme on disait à l'époque pour les « sciences de la terre ». Pour le simple bonheur de partager et de répéter en rigolant : « Je n'ai rien inventé ! J'ai appris à connaître la vie comme chacun peut le faire. »

Là, il aimait convoquer ses muses. Poète inspiré, conteur à ses heures, philosophe en tout temps. Auteur d'essais sur l'astronomie et les mathématiques, il avait un instinct d'abeille et bitumait allègrement dans les fines fleurs de l'esprit et de l'imaginaire des peuples. Pour tout dire, une encyclopédie vivante. D'une aisance et d'une générosité éblouissante.

Plus tard quand sonnera l'heure de la retraite, il sera nommé ambassadeur et honorera ses obligations avec dignité. Il sera souvent appelé, en tant que médiateur, à patauger à son corps défendant, dans les eaux tumultueuses, parfois sanguinaires, des conflits qui minent le continent. Il ne s'y perdra pas, fort heureusement. Et poursuivra, jusqu'à la fin de sa longue vie, ses quêtes dans l'univers insondable des mystères des peuples et de la nature (sa passion jusqu'à son dernier souffle).

1.

« Celui dont personne ne veut » en wolof.

Adouna dafa goudou tank, la vie a de longues jambes. Sada aussi. Entre champs, artisanat et écoles de formation. À travers forêts, savanes et collines. Il a parcouru le pays de long en large. Il a installé des magasins de proximité dans des zones suburbaines nées de l'enflure des villes. Aussitôt sortis de terre, de nouveaux quartiers ont poussé comme des champignons. Sans plan cadastral, ni infrastructures d'aucune sorte. Ni même voies d'évacuation. Le sable, l'argile ou la latérite, selon la nature du sol, devant supporter déchets et eaux usées jusqu'aux débordements. Le soleil et les vents se chargeant du reste.

Tout de même, des espaces plus aérés faisaient l'affaire de populations moins aisées, certes, mais capables, pour la plupart, de tirer leur épingle du jeu par leur sens de la débrouillardise et beaucoup d'ingéniosité. Sada a du flair. Conseillé par Taaw, il a vite compris l'intérêt d'exploiter, dans ces zones éloignées du centre, une chaîne de magasins petit commerce/tous produits, mieux organisés que les boutiques « informelles » traditionnellement logées au coin des rues ou accolées à la devanture des maisons.

L'exemple de la boutique familiale magistralement gérée par Taaw l'a inspiré. Générée par le bric-à-brac jadis incertain de Mapaté, elle a prospéré. En quelques années, elle s'est muée en grand magasin de distribution de produits alimentaires et de matériaux de construction.

Après avoir obtenu un bail pour Mapaté sur la parcelle qu'ils occupaient depuis leur installation à la décharge, Taaw a pensé devoir sécuriser le terrain par un titre foncier. Unique solution pour sauver le périmètre autour du Tamarinier et de la cabane de Mapaté. « La Cour », en somme. Par le symbole qu'elle représentait au-delà de ses contours géographiques.

Un long chemin de croix dans les canaux et labyrinthes obscurs du laxisme, de l'escroquerie foncière et de la corruption. Des fonctionnaires véreux vendaient des titres légalement acquis par d'honnêtes citoyens sans encourir la moindre sanction.

Taaw en a vu de toutes les couleurs. Rendez-vous manqués, visages renfrognés, impolitesse vexante d'agents incompetents, parfois hargneux. Il a pris son mal en patience. Zen et optimiste comme toujours. Avalant courageusement ses déboires.

Finalement, son entêtement paya. Un jour, en entrant dans le bureau sans âme où il avait depuis longtemps fait le pied de grue sans résultat, il eut l'agréable surprise d'être accueilli par un agent d'une trentaine d'années fraîchement affecté dans le service. Le jeune homme l'a salué avec courtoisie, l'invitant à prendre place autour d'une petite table rectangulaire, en face de lui. Il l'a écouté attentivement avant de se lever. Contre trois murs du bureau, des armoires métalliques zébrées par la rouille. Il est allé à l'assaut de tiroirs qui résistaient carrément en émettant des grincements désagréables à l'oreille de Taaw. Le temps passe. La tâche s'avéra difficile mais le jeune fonctionnaire continua à scruter des chemises cartonnées dont les étiquettes abîmées ne permettaient pas d'évaluer le contenu du dossier. Taaw a commencé à se sentir mal à l'aise. Impatience ? Une boule au fond de sa gorge. Il a poussé un grand soupir pour s'en débarrasser. Le temps passe. Taaw s'est mis à douter... Cela ne faisait pas partie du registre de ses états d'âme. Lui, solide comme un roc ! Zéro faute depuis que Bougouma s'est fondu dans les décombres de l'oubli, pour l'éternité. Le voici en train de lutter contre l'angoisse qui l'étreint. Taaw ! Lui qui a raclé le fond des marmites de toutes les misères du monde et en est sorti indemne... Par son intelligence et sa capacité de résister face à l'adversité. Mais, surtout, grâce à la sublime lumière qui, un jour, à l'aube ténébreuse d'un jour de malheur, a guidé ses pas jusqu'au « paradis » auquel il n'aurait jamais rêvé. Le paradis : cette modeste cabane de Mapaté et de Sabou, face à une montagne d'ordures et les vrombissements continus de camions bennes. Cette modeste cabane a changé sa vie parce qu'il y a rencontré l'amour et la générosité qui – en eux-mêmes – ont la vertu de réactiver l'âme dormante des damnés.

Voici Taaw en train de penser encore « peut-être notre dossier est-il perdu. Si je ne suis pas capable, moi l'aîné, de sauvegarder le patrimoine de la famille ! »

Et, les yeux embués, ne regardant plus le jeune fonctionnaire qui peine avec ses tiroirs et les dossiers entassés par terre. « L'important, ce n'est pas ce papier périssable. Un titre foncier, ça peut se déchirer... on peut essayer ailleurs... L'honneur, c'est autre chose ! Le déchirer, c'est mourir du mépris de ses semblables... » Et d'entendre avec frayeur, dans sa conscience en lambeaux, la terrible sentence qui ne viendrait sûrement pas de Mapaté, de Sabou, de Sada ou d'une multitude de personnes bienveillantes et éduquées. Qui viendrait des esprits méchants, aigris, jaloux : *Doo Darra* ! Tu n'es rien ! Sentence d'échec et de déchéance.

Difficile de savoir quand et comment l'Océan capricieux rejette à la surface ses rebuts et vomissures.

Il en est ainsi d'événements ou souvenirs qui se bousculent au cours de notre existence. Ils peuvent émerger sans crier gare. Comme ce saccage organisé par une meute de voyous qui avaient incendié la demeure d'un voisin de Taaw, en pleine nuit, à l'époque où il habitait dans une chambre modeste construite par lui-même dans la cour à l'arrière de la boutique, avec l'autorisation de la propriétaire qui n'avait exigé aucune majoration sur le prix de la location de la boutique. La considération, la respectueuse attention de Taaw lui suffisant amplement.

Les voyous et leurs commanditaires avaient justifié leur attaque par le fait que le propriétaire de cet immeuble de trois étages n'était pas un résident de souche. Que, débarqué dans la zone sans le sou, il prenait de grands airs en étalant ses richesses de parvenu. Et que le terrain sur lequel il avait édifié son immeuble appartenait à leurs arrière-grands-parents. Et que l'héritier – leur oncle à eux – tirait le diable par la queue et en avait perdu la raison.

Taaw en avait reçu un choc dont il avait sous-estimé l'ampleur, classifiant l'épisode dans l'ordre des violences, bagarres et autres violences qui rythmaient l'ordinaire dans certains quartiers. Personne n'avait réagi. Ni les responsables administratifs ou politiques, ni le voisinage. Alors que le propriétaire de l'immeuble exhibait son titre de propriété partout où la loi aurait pu faire foi.

Perdu dans le tourbillon de ses cauchemars, Taaw n'a pas réalisé que le fonctionnaire approchait, une chemise cartonnée entre les mains, écarquillant les yeux en s'asseyant, face à Taaw.

— Mapaté Waar... des Filaos ... La Cour, le Tamarinier ? C'est bien le même ?

— Lui-même, a répondu Taaw, avec sérénité, essayant d'échapper à la confusion qui le tenaillait. Lui-même, Mapaté Waar... C'est bien lui.

Visiblement ému, le fonctionnaire a révélé :

— J'ai connu la Cour. Fasciné par ce tamarinier géant comme je n'en n'avais jamais vu. L'effervescence, les contes et légendes... Le « Vieux », sa manière unique de décortiquer les proverbes. Et sa voix enivrante, magique... si belle qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle pût charmer autant, à son âge... quand il entamait la poésie des *bakk*, des lutteurs, en dansant allègrement... malgré son infirmité.

En ce moment où je vous parle, j'ai le sentiment d'être transporté là-bas. Je suis là-bas. Sans oublier les causeries de Tonton Mbengue. Mieux que ce que nous apprenions en classe.

Silence. Puis :

— Tonton Mbengue a été mon maître ; ma première année de scolarité ; avant de devenir le directeur de l'école.

Taaw lui a laissé tout le temps de s'épancher. Souvenirs, émotions, nostalgie...

— La Cour existe-t-elle toujours ? Et le « Vieux » ?

— Oui, elle fonctionne toujours, sous la direction du « Vieux » qui rajeunit chaque jour que Dieu fait.

— *Al Hamdoulillah ! À la grâce de Dieu !* La paix dans l'âme et le cœur, ça fait du bien !

— Assurément... J'ai quitté la zone quand mon père a été affecté à Ndaar Guedj. Saint-Louis... Un paradis !

— Comment cela ?

— Inexplicable. Tout vous émeut là-bas. C'est dans l'air, dans les arbres, le fleuve.

— Tu es marié ?

— Pas encore.

— Je parie que ça sera à Ndaar, avec une Saint-Louisienne.

— Certainement.

Surpris par l'excitation de ce jeune fonctionnaire apparemment réservé, Taaw a éclaté de rire avant d'enchaîner :

— Tu as connu Sada, mon jeune frère ?

— Oh oui ! Il était notre « Grand » : gentil, disponible, travailleur.

Après les évocations, il a demandé à Taaw de revenir dix jours plus tard. Dix jours plus tard, le précieux document l'attendait sur la table de ce fonctionnaire atypique.

Bienheureuse délivrance. Taaw de s'écrier : « *Taaw da fa ka nourou*¹. »

« Un ange dans la mare des crocodiles ! » a pensé Taaw en récupérant le document.

Il l'avait chaleureusement remercié.

— Je m'appelle Bara Diop. Je reviendrai au Tamarinier. Respects et toute mon affection au « Vieux ».

*

En quelques mois, autour du Tamarinier, le paysage avait changé. Trois maisonnettes coquettement plantées dans le décor. Celle des parents à la place de la cabane d'antan, assez grande pour accueillir les « filles » comme on les appelait familièrement dans la famille quand elles n'étaient pas encore mariées. Elles ont rejoint depuis des lustres leur domicile conjugal, Dior dans les rizières du sud, Siga au bord des lagunes de la Petite Côte. Elles font régulièrement des descentes aux Filaos pour savourer la douceur et la cohésion inégalables du cocon familial. Le sourire de Sabou, les taquineries de Taaw et de Sada. Et les contes de Mapaté.

Une maisonnette à Taaw, son épouse et ses deux enfants. Jusqu'à là, il vivait dans un appartement. Sa petite chambre dans l'arrière-cour du magasin ayant été agrandie pour loger son épouse et ses enfants.

La troisième réservée à Sada. Toujours célibataire, il passait plus de temps dans ses pérégrinations.

Le tout formant une « cité » miniature ceinturée par une haie d'eucalyptus et de parkisonia. Le portail s'ouvrant sur la cour de Mapaté. Le Tamarinier comme totem.

Taaw aux anges quand l'ouvrage fut terminé. Il ne se lassait pas de chahuter Sada à chacune de ses « escales ».

— Un domaine imprenable, n'est-ce pas, petit frère ? Les choses commencent à changer, dans le mauvais sens, dans les quartiers. La

sécurité est devenue une priorité. Rassurant pour tout le monde, n'est-ce pas ? Même pour toi, éternel voyageur, de nous savoir en sécurité.

Sourire espiègle de Sada, sachant que la rengaine suivrait, en guise d'au revoir.

— Petit frère, il faut quand même penser au mariage !

Sabou ne s'est pas privé d'appuyer Taaw.

— Sada, Taaw a parfaitement raison. Célibataire jusqu'à quand ? Les filles sont mariées !

Éclats de rire de Sada.

— *Yaaye Boye*², les filles sont mariées, heureusement pour elles. Les filles sont toujours pressées de se marier. J'y pense, *inch'Allah* ! Quand Dieu en décidera.

Sabou a coupé net, l'index braqué sur le nez de Sada.

— *Hii ! Yalla Yalla Bey sa toll !* Aide-toi, le ciel t'aidera ! Rires.

— *Inch'Allah*, je suis en train de chercher l'épouse idéale.

— Sada, ne te moque pas. L'épouse idéale, c'est quoi ?

Mapaté, son grain de sel, fatalement :

— L'épouse idéale... Pardi ! La doublure de ta mère ! Et il s'est mis à chanter Sabou en battant la cadence :

L'épouse idéale, belle comme Sabou

Douce comme Sabou

Généreuse comme Sabou

Caractère à gogo

Jalouse comme pas une... mais généreuse

Celle que j'aime. Femme soleil dans mes rêves de minuit.

Mystérieuse comme l'Océan.

Fredonnant ainsi le refrain de son « devoir » d'initiation de jadis, quand son grand-père lui avait demandé un texte profane après ses études coraniques, avant de le lâcher dans la « jungle du monde ».

Les cœurs en fête. Absolument !

On attendra. Sada continuera à circuler sans se dispenser, à l'occasion des fêtes religieuses et traditionnelles, d'organiser une « caravane » familiale avec toute la famille et quelques amis, pour une descente joyeuse au village, d'y passer une semaine, et de retourner aux Filaos. Avant de repartir.

1.

« Un aîné doit être digne de l'être. »

2.

« Ma mère chérie ».

Ce jour-là ! Dans l'immensité vertigineuse d'une contrée lointaine au fin fond du pays. Dans le restaurant de l'hôtel où Sada prenait ses quartiers quand ses affaires l'y appelaient. Il a jeté un coup d'œil sur le journal de la veille arrivé au petit matin dans cette zone reculée.

En attendant le service. Ici, on connaît ses habitudes, ses goûts et la charmante gourmandise qui, peut-être, a façonné son caractère jovial, généreux, courtois. Un homme sans complexe.

Bientôt, devant lui, un grand bol de bouillie. Un parfum magique. Et les couleurs définitivement marquées dans son ADN. La fine nappe d'huile de palme sur la pâte onctueuse de farine de mil « souna », graine verte qui fait rêver. Verdure et soleil. Vapeurs délirantes qui, chaque jour, où qu'il se trouve, transportent Sada au cœur du cocon familial. Une virée miraculeuse qui lui procure énergie et bien-être.

Il a vidé le bol de manière expéditive, comme toujours, ce qui ne l'empêche pas de savourer son plaisir. Et de reprendre immédiatement le journal. À la Une du quotidien, une photo en quart de page ; à côté, celle de la couverture d'un livre : ***Honte à nous ! Qu'avons-nous fait de ce que nous avons appris ?*** L'auteur : Mignane Sonko.

Déclic fort dans la tête de Sada. Depuis la séparation, ce jour triste, dans la maison où les baraques flottaient dans une mare d'eaux boueuses et d'immondices, il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui s'appelle Mignane. Curieux ! Dans un pays où l'homonymie est si courante. Et voici qu'un Mignane surgit tout d'un coup... en photo, à la première page du journal... comme si le hasard n'existe pas et que la providence n'est jamais fortuite. Mapaté en a toujours été convaincu : « La providence est un présage heureux, elle parle ! » disait-il.

« Ici, l'autre bout du monde », pensait Sada. Au petit matin, oui... au petit matin ! À l'heure où Sabou, mère généreuse, distribuait à

Mignane, Boly et à d'autres gamins des bols de bouillie, chacun pressé de prendre livraison de sa part avant de disparaître dans sa baraque. Voici que se rallume le souvenir d'une séquence vivifiante de leur cohabitation, naguère.

La photo ! Oser chercher le visage potelé de Mignane enfant, derrière cette tête bien rasée, les yeux vifs, les joues plates ?

Le titre : ***Honte à nous ! Qu'avons-nous fait de ce que nous avons appris ?*** Titre choc. Ça sonne comme un coup de poing sur la poitrine. Comment en savoir plus ? Le nom de l'éditeur ? Aucune référence dans l'article à l'intérieur du journal. « Joindre quelqu'un à partir d'ici », difficile. Réseau incertain. Sauf pour les investisseurs qui exploitent d'immenses concessions minières. Or et cuivre en abondance dans la région. Leurs zones sont carrément territorialisées et disposent de toutes les commodités en matériels et moyens de communication.

Sada a pu arracher depuis cinq ans un domaine modeste et s'est constitué une équipe d'orpailleurs nationaux qui connaissent bien les sols et la région. Il leur a fait suivre des cours de formation supplémentaires à travers des modules téléchargés de l'Internet. « Je ne peux pas faire de vous des ingénieurs car je n'en suis pas un. J'ai tout de même appris à assimiler le minimum ». « Pas de *taff taffal* », disait toujours Mapaté : il ne faut pas faire n'importe quoi sans savoir où l'on va.

Tonton Mbengue confirmera plus tard : « Ne te prive pas de chercher à comprendre les tenants et les aboutissants de toute activité que tu voudras exercer. »

Sada a bien assimilé la leçon de ses mentors. Jusque-là, il n'a jamais franchi la frontière de la zone des investisseurs. Comment en savoir davantage sur ce livre ? Il a mis en branle son audace. Il est allé frapper à la porte d'une Compagnie où il n'avait jamais mis les pieds :

— Bonjour Monsieur.

— Bonjour Monsieur Waar. Entrez.

— Je m'appelle Léon.

Sada surpris mais rassuré. « Comment ce monsieur a-t-il fait pour m'identifier... Je ne pense pas l'avoir jamais rencontré... », s'est-il dit.

En réalité, il n'est pas naïf au point d'ignorer que « ces gens-là » – comme on les appelle pour souligner leur reflexe de capter les moindres mouvements des uns et des autres – « ces gens-là » l'ont fiché depuis longtemps. Ils savent tout de tout le monde. Ils ont le flair de sonder à l'œil nu les entrailles de la terre à la couleur des sables et granites avant de leur « entrer dedans » avec une violence inouïe pour extraire les richesses jalousement couvées dans leurs profondeurs insoupçonnées, cachées dans des galeries impensables, hélas anéanties par l'appétit vorace de la race humaine. La folie de destruction, d'anéantissement et de possession a brisé le cordon vital qui lie notre destin et celui du monde qui nous entoure.

Avant de s'investir dans le secteur, Sada s'est fixé ses propres limites. Sachant que rien ne pouvait l'empêcher de rester lui-même, habité depuis toujours par cette empathie enivrante qui a toujours orienté son action et nourri sa passion pour la nature.

Léon l'a reçu dans son bureau. À l'entrée, quatre fauteuils en bois sculptés rustiques avec des coussins beiges de l'artisanat local. L'ordinateur sur une grande table et tout l'arsenal de l'équipement informatique. Sobre, agréable. Une large baie vitrée et paysages à perte de vue.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur Waar ? Sada, tout de go :

— Voilà (en dépliant le journal sous les yeux de son hôte) : ça peut paraître bête de vous déranger pour si peu. Mais je suis en train de chercher ce livre. Comme vous voyez, aucune référence sur l'auteur, à part son nom, ni même sur l'éditeur. Vous connaissez les difficultés du réseau.

Sourire sympathique de Léon.

— Nous allons essayer...

Ses doigts déjà sur le clavier. Deux, trois minutes... cinq au plus, problème résolu. C'est le large sourire de Léon qui a informé Sada. Le livre a été édité en France. L'auteur : Monsieur Mignane Sonko, ingénieur des eaux et forêts, agronome, professeur agrégé à la faculté des sciences de la terre. « Waaw, s'est-il exclamé ! Vous le connaissez ? ».

— Peut-être bien. Je crois que je l'ai connu quand nous étions enfants. Comment commander ce livre ?

— Il est en stock dans trois librairies à Dak et dans une librairie de l'aéroport de Zig.

— Zig ?

— C'est ce que dit l'annonce.

— Comment en commander ? a répété Sada.

— C'est fait, Monsieur Waar. J'en ai commandé deux, pour me faire plaisir. Je vous l'offre. Ça peut m'intéresser. Nous attendons un courrier demain. Je vous le ferai déposer à l'hôtel dès demain. C'est bien à l'hôtel Bentananier...

Sada, très ému.

— Merci infiniment, Monsieur...

— Appelez-moi Léon.

— Merci, Léon.

*

Honte à nous, qu'avons-nous fait de ce que nous avons appris !

Tout le monde en parle depuis que la presse occidentale a abondamment commenté le livre, suite à un article fort élogieux d'un journal prestigieux de la métropole. Mignane n'en espérait pas autant. N'ayant jamais eu la prétention d'être « couronné » écrivain. « Il me suffit d'être ce que je suis, de pratiquer et d'enseigner les matières que j'ai étudiées, d'écouter et de chercher à comprendre toutes les respirations des mondes. Et de me permettre de dire à haute voix ce que je pense. »

C'est cela qu'il avait dit à Massamba, un de ses condisciples qu'il avait connu à l'université, en France. Leurs conversations, pendant des années, avaient fondé et fortifié les bases d'une amitié qui survivra pour toujours – lorsque Mignane avait décidé de rentrer au pays à la fin de ses études, la tête pleine de projets, l'espérance en bandoulière.

C'est à Massamba qu'il avait envoyé le texte – pas pour publier – mais pour susciter des questions, controverses et réflexions, comme ils en avaient l'habitude.

Massamba avait posté le manuscrit chez l'éditeur sans aviser Mignane. Le connaissant méticuleux comme pas possible, il craignait un refus qu'il n'aurait pas osé transgresser, par respect. Autant mettre son ami devant le fait accompli et essayer courageusement les remontrances dans tous les cas de figure.

La réponse de l'éditeur – un des « grands » de la place – tomba net. Oui pour la publication. Ivresse dans le cœur de Massamba qui, bien que séduit, n'était pas sûr que cet éditeur-là daignerait jeter un coup

d'œil sur cette « satire décousue » selon les termes de Mignane lui-même. Il s'offrit le plaisir d'envoyer un télégramme à Mignane. « Cher ami, j'ai gagné mon pari. Tu as eu le courage de dire – de bien dire – ce que tant de gens pensent sans oser – ou pouvoir – le dire. Nous sommes tous concernés ! »

Sur la terrasse d'une grande librairie, la cérémonie de présentation et de dédicace du livre attira un public nombreux. L'université dans toutes ses composantes, « intellectuels », « consultants », « analystes » typés, présents dans tous les débats qui rythment la vie de la Nation. Aussi : des personnalités respectées, plus ou moins connues du grand public, hommes et femmes éduqués, formatés dans la vieille tradition du culte de l'acquisition et du respect des savoirs. Mille manières, depuis la nuit des temps, d'accéder aux divers canaux et formes de transmission de l'histoire des peuples et civilisations. *Adouna dey dox*, le monde marche ; *Adouna dafa goudou tank*, le monde a de longues jambes. Savoir d'où on vient et qui on est : voie royale pour forger une conscience d'appartenance à l'Humanité en ce qu'elle a de plus valorisant. Sans cesser de cultiver le jardin de nos mythes, idéaux et utopies sur le socle de l'édifice sacralisé de nos valeurs. En connivence planétaire avec « toutes les respirations de tous les mondes ».

Massamba avait estimé que, rien que pour ces mots, la parole de Mignane devait être entendue, notre monde globalisé ayant plus que besoin de réapprendre les vertus de l'amour, de la tolérance, de la justice, du dialogue, de la générosité, du respect... et – surtout ! – de la dignité.

Parmi ces hommes et ces femmes : des enseignants retraités ou en activité, rats de bibliothèque heureux et fiers de l'être, nostalgiques d'une ère de rigueur et d'exigence dans la vertu et l'habillement.

Sada présent, naturellement. Pour avoir eu – encore – l'audace et la chance d'être au parfum avant les autres. Léon avait décidé de l'accompagner. Occasion pour lui de raconter un pan de son histoire. Originaire du nord de la France. À l'époque, ses parents professeurs dans un lycée ; sa mère enseignant les mathématiques, son père l'anglais. Ils ont regagné la France l'année où il a eu son baccalauréat. Un cursus universitaire sans faute, retour au pays de son enfance. Recruté par la compagnie minière où Sada l'avait trouvé.

Sada a abordé Mignane. Il a affiché les grands airs d'une « personnalité » imbue de son importance. La mine grave. Poignées de

main. Sada, le regard droit dans ceux de Mignane, la main de Mignane en tenaille dans sa main. Mignane, l'œil fixé sur le visage de ce colosse qui ne lâche pas. Confrontation du regard. Silence autour d'eux.

— Bonjour Monsieur Sonko, a dit Sada, avec emphase.

— Monsieur... ?

Pas de réponse. Après une courte pause, sûr d'avoir gagné le match, Sada étale un large sourire.

— Sada ! C'est toi ! Sada ! s'est écrié Mignane. Émouvante accolade. Applaudissements du public.

— Tu es vraiment fort, mon frère, a dit Sada, joyeux comme un gamin.

— Chez nous, on dit que seul un éleveur de grenouilles peut reconnaître celle qui boite ! J'ai gagné parce que ton sourire d'enfant espiègle est resté gravé dans le disque dur de ma mémoire.

Belle ambiance, vague d'émotion.

C'est à ce moment que Boly, troisième larron de la bande d'antan est arrivé. Après avoir parcouru cent cinquante kilomètres à partir du village où il enseignait.

Comme Sada, le prénom de Mignane l'avait alerté lorsque la radio avait annoncé l'événement. Il avait fiévreusement feuilleté des annuaires téléphoniques sans même se rappeler le nom de famille de Mignane, et que cela faisait plus de trente ans que le père de Mignane avait regagné son fief pour y exploiter une ferme agricole. Du coup, il avait souri en pensant : « C'est drôle, sauf à l'école – dans la classe – les enfants ne s'identifient que par leur prénom. Dans la maison, à l'époque, et même dans le quartier... on était Mignane, Boly, Sada ».

Souffle de tendresse.

Et de prendre la direction de la poste d'où il avait appelé un de ses cousins qui avait habité la même maison. « Ça ne peut être que notre Mignane » avait confirmé le cousin. Je me souviens bien, le « Vieux » s'appelait Birima Sonko.

Illico presto, après un bonjour décontracté et un signe à toute la salle, Boly s'est glissé entre Mignane et Sada qui, spontanément, se sont écriés : « Boly ! Boly ! » suivis par la salle enthousiaste.

Mignane a expliqué en peu de mots ce qui les liait depuis leur tendre enfance, dans une maison où leurs parents étaient colocataires d'origines, de cultures et d'appartenances diverses. Où ils n'ont jamais souffert de la modestie des moyens de leurs familles, grâce à la

générosité et l'amour qui ont illuminé leur destin et fait que, après tant d'années de séparation, ils se sont retrouvés là, par la grâce de Dieu « autour d'un livre que je n'attendais pas. Nous sommes tous concernés ! C'est mon ami Massamba qui l'a dit. Si nous sommes réunis ici cet après-midi, c'est sa faute ! Oui, la faute à Massamba. Pas la mienne ».

Applaudissements nourris.

*

Après le mot de bienvenue de la patronne de la librairie, Mignane a enchaîné les dédicaces avant de répondre avec la sobriété qu'on lui connaît aux questions du public. Au premier rang duquel, celles qui, pour tout le monde, étaient « les trois jumelles ». Elles étaient toujours ensemble au théâtre, au cinéma, dans les bibliothèques et librairies, aux expositions. En somme, aux cérémonies culturelles et artistiques qui leur semblaient dignes d'intérêt. Yacine, Coumba, Borso. En réalité, Yacine et Borso étaient des jumelles ; Coumba, leur amie d'enfance.

Elles ont toutes les trois fréquenté la même école primaire dans la circonscription territoriale dont Mame Fara Diaw, le père des jumelles était le chef de canton. Studieuses et disciplinées. Admises au concours d'entrée en sixième organisé à l'époque à l'échelon régional. Les plus brillants étaient affectés au lycée le plus prestigieux implanté au cœur de la capitale. Le hic : il n'y avait pas d'internat pour les jeunes filles dans ce lycée. Les parents de Coumba n'avaient que le choix de l'inscrire au collège des jeunes filles, moins côté. Mame Fara Diaw leur proposa de la faire héberger, avec les jumelles, par sa sœur qui résidait dans cette belle et vieille ville de Ndar, capitale du pays. Coumba s'y sentit à l'aise, membre à part entière de la famille. Six ans après, elles entrèrent à l'université. Yacine en géographie et botanique, Borso en lettres classiques, en même temps au Conservatoire d'art dramatique, Coumba en lettres anglaises. Les deux familles, celle de Mame Fara Diaw et les parents de Coumba, ne se quittèrent plus. À jamais soudées à vie.

Yacine, Coumba, Borso. Trois cracs, forte personnalité, chacune son style.

Avant de clôturer la séance, Mignane ayant estimé qu'il en avait assez dit, préférant laisser « parler » le livre, la patronne de la librairie

s'est adressée au public.

— Peut-être la lecture de deux ou trois passages du livre ?

Les regards se posèrent sur Borso. Tout ce beau monde – ou presque – la connaissait au moins de nom. Elle avait eu l'idée d'aménager dans la cour de sa maison un espace de débats et de lecture. Un beau jour, elle avait décidé de le baptiser « L'Empire du mensonge ».

Coumba s'est levée :

— Borso ! et la salle a scandé « Borso ! Borso ! » Pas pour lui déplaire. Heureuse même de se réapproprier trois passages du livre.

— Mesdames, Messieurs, je me sens honorée de vous proposer trois extraits du livre de Monsieur Sonko. J'aurais pu les écrire si j'avais le talent de l'auteur.

*

Bonnes feuilles – Extrait I

Où va le monde ? Plus de valeurs ! Degré zéro de l'Amour, ciment de la fraternité et de la paix. L'Humanité dépouillée de sa noblesse. Horreur ! Tous les moyens bons pour assouvir de bas instincts. À qui la faute ? À nous tous qui n'éduquons plus nos enfants, occupés que nous sommes à courir derrière les honneurs, à tout prix.

*Se ressaisir. Ou le chaos droit devant nous. Repenser le sens de notre existence – en soi et avec les autres. L'Humanité est **une**, à dignité égale, partout sur la planète.*

Bannir la haine, le mépris, l'injustice, les cruautés incroyables. Sacraliser les idéaux de paix, de solidarité. (Suis-je en train de rêver ?) C'est si beau de connaître, du profond de son cœur, l'enivrante lumière de la bonté (ce mot existe-t-il toujours ?) – de la bonté nue, sans fard, sans artifice, ni voyeurisme, ni calculs mesquins. Haïr les guerres qui ne servent qu'à souiller notre terre du sang des hécatombes cycliques, toujours « négociées » à prix fort.

Prier, prier, prier ! Quand la conscience inhibée jaillira miraculeusement des décombres de nos orgueils et turpitudes, de nos violences et voracités, elle nous parlera.

Bonnes feuilles – Extrait II

Plus rien ne compte. Ni le sacré spirituel, Dieu, Son Omniprésence en nous, Sa Divine Lumière pour guider la conscience. Ni au sacré profane que nos ancêtres, chez tous les peuples du monde, ont érigé sur le socle de valeurs et principes inviolables pour sauvegarder notre dignité.

Aujourd'hui : le maître absolu : l'argent. Le style en vogue, sur toute la planète Terre : le mensonge. Mensonge politique, Mensonge industriel. La chimie qui égare et viole notre droit absolu de savoir : quelle nourriture mangeons-nous ? Quel médicament consommons-nous ?

La tendance ici : la paresse. Comment comprendre sous nos cieux l'indigence mentale qui bloque le jugement et la fierté, et incite à gober l'idée que nous ne pouvons pas réaliser ici, chez nous, par nous-mêmes ce que d'autres peuples vivant dans des conditions géographiques et climatiques plus dures ont pu réaliser ? Notre bien-être à la sueur de notre front ! Il est temps de s'y mettre.

Le malheur suprême : le renoncement au respect que chaque être humain est en droit d'attendre de son prochain. Le manque d'estime de soi. Nous acceptons sans gêne d'être classifié « pauvres ». Pour l'éternité ? Notre destin, après Dieu, ne dépend que de notre volonté de travailler. Bailleurs, partenaires, investisseurs... Est-il logique qu'ils nous « développent » comme on l'entend et se privent du coup des immenses richesses qu'ils engrangent. Un poète inspiré a jadis écrit dans un poème qu'il a eu la gentillesse de m'offrir : « Les Bailleurs de fonds ne bâillent pas ! »

Bonnes feuilles – Extrait III

À quoi servent les Humanités ? J'aurais pu écrire : faut-il tuer l'Humanité ? À entendre d'honorables décideurs, enseignants,

savants clamer à cor et à cri :

« Il faut privilégier les filières des sciences, de technologie, des mathématiques qui, seules, peuvent faire accéder aux savoirs compatibles avec le développement : les sciences exactes et l'économie. » Ont-ils oublié que leurs références, les grands savants qui ont révolutionné le monde des mathématiques, de la physique, de la chimie et de l'astronomie étaient aussi de grands philosophes, donc préoccupés par l'importance des sciences humaines ? Pour la bonne raison que l'Homme (la Femme) sont au cœur de l'aventure humaine.

Je me rappelle avoir entendu à la radio un éminent professeur de médecine, oncologue réputé. Sur le thème : « **Pourquoi la médecine se déshumanise ?** » Il évoquait avec nostalgie l'époque glorieuse ou le « moi » profond des élèves et étudiants n'était pas « fractionné » en deux fausses identités. L'une, le monde des sciences exactes ; l'autre, les sciences humaines.

Il se désolait d'être de la dernière génération des bacheliers en lettres orientés en médecine.

Auparavant les esprits étaient formés pour comprendre et digérer les réalités du monde dans ses composantes rationnelles, physiques, concrètes et, en même temps, nourris aux sources fécondantes de notre histoire. Nos quêtes spirituelles, nos doutes, nos peurs, nos espérances, nos angoisses et, heureusement, nos rêves, nos émotions et folies. En un mot : notre capacité de transcender l'univers à l'échelle planétaire et dire sans se moquer : « Ma maison, c'est cette étoile étincelante qui brille dans le ciel ; en même temps elle est mon cheval ; en une seconde, elle me fait faire le tour du monde, m'installe au paradis, avec l'assurance de me ramener sur la terre ferme. »

On peut dire cela sans être démenti. Parce que l'imaginaire est mille et mille fois plus vaste que tous les livres de sciences et mathématiques. Deux et deux font quatre : pas d'autre issue possible.

Nous parlions « Mensonge ! » Oui, l'Art dans toutes ses expressions est mensonge ! Mensonge sublime, qui nous sauve.

Arrêtez donc de nous abreuer de ce slogan du tout mathématiques, tout science, tout économie. D'ailleurs, le tout économie a rendu le monde fou, fou, fou !

*L'Art est mensonge, oui ! Le seul mensonge qui peut nous guérir,
un puissant neutralisant contre les haines, les hostilités, la
crétinisation.*

Silence... silence...

*— Revenez sur terre ! s'est écrié Borso. Salves
d'applaudissements.*

Elle a fini son numéro, souriante. Ah, sa voix !

Chaque mot, silence ou geste a un sens. Borso, elle-même.

Sada invita Boly et Mignane aux Filaos, occasion de rendre visite aux parents et à la famille. Ce fut fait dès le dimanche suivant au cours d'un déjeuner. Sabou, rayonnante, déploya tous les trésors de son cœur pour faire plaisir à « ses enfants ».

Générosité, amour, joie. Sada leur présenta Taaw « l'aîné de la famille » avec son épouse et ses enfants. Sans plus. Boly et Mignane ne cherchèrent pas à en savoir davantage sur ce frère aîné qu'ils n'avaient pas connu à l'époque.

Émotion et émerveillement quand Sada leur ouvrit le livre de son histoire. La Décharge, le Tamarinier de Mapaté Waar et la Cour, l'école et Tonton Mbengue. Le parc des oiseaux. Un tour au bord du lac. Visite du magasin. Le domaine familial enfin.

Véritablement charmés par ce « petit paradis », la verdure luxuriante et les souffles revitalisants de l'atmosphère, Boly et Mignane, chacun à son tour, exprimèrent leur fierté et leur profonde reconnaissance, sans oublier de magnifier le courage, l'abnégation et les sacrifices consentis. Et de rappeler la bouillie de mil que Sabou servait à tous les enfants de la maisonnée.

— Hii ! s'est exclamée Sabou, avec tendresse. Vous vous souvenez.

— Forcément ! *Yaaye*, Maman !

Mignane, d'habitude peu prolixe, s'adressant à Sada, toute la famille à l'écoute :

— Sada, ce dont je rêve dans mon livre, tu l'as réalisé. Ce livre, tu aurais pu l'écrire pour narrer, sans orgueil, sans vantardise, l'histoire d'une vie d'abnégation, de courage, de labeur et de réussite. L'histoire d'une conquête, d'une victoire sur les difficultés à surmonter par le travail, l'énergie et la rage de vaincre. Pour relever les défis qui, inévitablement, nous interpellent. Les lamentations éternelles, la main tendue et la paresse mentale et physique ne mènent nulle part.

Pour finir, un spectacle en chansons, contes et fables, sous le Tamarinier devant un public ébloui. En crescendo, la flûte de Sada en ballade dans les voiles grisonnants du soleil déclinant, pour agrémenter la retraite des oiseaux.

Ce jour-là, ils prirent la ferme décision de maintenir le contact.

*

Dès le départ de Boly et Mignane à bord du véhicule de ce dernier, Sada fila droit chez Taaw.

— Grand frère, j'ai trouvé !

— Quoi ?

— Je t'avais bien dit que j'étais en train de chercher !

— Chercher quoi ?

— La femme idéale !

— Tu te moques de moi ou quoi !

— Je ne plaisante pas, grand frère. Elle s'appelle Yacine Diaw. Avec sa jumelle Borso et Coumba Diagne, elles forment un trio que tout le monde appelle « les trois sœurs ». J'ai fait leur connaissance. Pas vraiment. Plutôt : je les ai rencontrées à la librairie Xam Xam¹ lors de la présentation du livre de Mignane.

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire qu'elle est la femme idéale ?

— Mon flair. Toi-même et beaucoup de gens me le répètent à satiété !

— Sois sérieux !

— Je ne plaisante pas, je t'assure.

— Tu lui as déjà parlé ?

— Non. Vraiment, je n'ai pas osé.

C'est vrai. Il n'avait pas eu le culot, pour une fois, d'aborder Yacine sur ce thème. Pourtant, il avait pris ses dispositions pour ne pas perdre de vue quand le public en rangs serrés se pressait vers la sortie de la librairie. Il rejoignit les « trois sœurs », Mignane et Boly qui, visiblement l'attendaient pour l'au revoir.

Congratulations à Borso pour sa performance.

Feu et flamme dans les nerfs de Sada lorsqu'il serra la main de Yacine. Ça sent la foudre. Un photographe tomba du ciel. Sans doute le dernier de la cohorte des photographes ambulants qui font la chasse aux cérémonies. Ses flashes crépitent. Le groupe au complet. Sada entre Borso et Yacine. Coumba entre Boly et Mignane. Sada, la chamade en

plein cœur. Yacine lumineuse, impénétrable, l'esquisse d'un sourire en coin. Ses yeux... Oh, ses yeux !

En faisant défiler les images sous le nez de Taaw :

— La voici ! C'est elle. Comment la trouves-tu ?

— Laisse-moi regarder d'abord. Elle est belle. Pas de doute. Elle a l'air posée... intelligente... du caractère certainement.

— Écoute, grand frère ! Je ne te connaissais pas initié dans ces sciences. Moi, mon unique intérêt est de l'épouser !

Taaw a éclaté de rire.

— *Gnaw* ! C'est bien fait pour toi ! Que... après tant d'années de vadrouilles cette femme te rende fou !

*

Quelques mois après, le mariage fut célébré en grande pompe. Quand Sada Waar, l'arrière-petit-fils de l'honorable Serigne Modou Waar et Yacine Diaw la fille de Mame Fara Diaw s'unissent pour « le meilleur », ça fait bouger du monde.

De tout le pays, des délégations affluèrent sous la tente dressée dans la vaste cour du domicile des parents de Yacine. Pour la fête, naturellement, qui fut grandiose. Mais surtout, pour chacun et chacune, le devoir sacré de jouer son rôle en un moment crucial où la communauté, dans ses différentes composantes, se retrouve autour d'un rituel de pérennisation des liens sacrés de fidélité à l'Histoire. Un moment de réactivation de l'héritage.

Avant la date, Mame Fara Diaw et sa famille, fortement ébranlés par les dérives incroyables qui, chaque jour, menacent de ruiner le pays jusqu'au fond de ses racines, ont décidé de prendre quelques précautions.

Mame Fara Diaw a invité Sada à une discussion sur les conditions de l'organisation du mariage. En présence des jumelles et de Coumba. Fidèle à sa réputation d'homme de rigueur, d'une délicieuse courtoisie, respectueux, affable, débonnaire à ses heures, il a choisi de taquiner Sada.

— Jeune homme, tu veux donc me prendre ma fille ! Suffisant pour détendre l'atmosphère et mettre tout le monde à l'aise, surtout Sada, fortement intimidé par la stature de Mame Fara Diaw. Ce dernier de sourire :

— Voyez-vous, mes enfants, c'est la meilleure chose qu'un parent peut souhaiter à sa progéniture. Fonder un foyer, un compagnonnage dans la durée. Confiance, amour, respect... Sur ces points, je ne suis pas inquiet.

Silence.

— Je connais ma fille..., mes filles ! (Le doigt pointé sur ces dernières.)

Rires.

— Nous avons toutes les raisons de te faire confiance... de te considérer comme notre fils.

Silence.

— Sada, comme tu as pu le constater, l'argent a fini de pourrir le cœur des gens et le corps social à de rares exceptions près... Ici et ailleurs... Une catastrophe humaine.

Silence. Puis :

— J'ai longtemps réfléchi. J'ai décidé que, si je dois marier mes filles, la dot sera symbolique. Juste la modique somme exigée à la mosquée. J'en ai discuté avec elles, de longue date... Je suis comblé de savoir que nous sommes sur la même longueur d'onde.

— Grâce à Dieu, a-t-il ajouté en regardant les filles, tout sourire.

Silence. Les yeux fixés sur Sada.

— C'est tout, mon fils – sauf que je veux ajouter – étant presque persuadé que cela n'arrivera jamais : chez nous, on n'insulte pas les femmes, on ne les bat pas, elles ont droit à la parole dans toutes les affaires du couple. Quoique l'on puisse dire maintenant.

Sada, intérieurement meurtri, la tête en balance à droite et à gauche :

— Cela n'arrivera jamais, mon père.

— Je sais, mon fils ! Je sais d'où tu viens. Mais, autant le dire, pour tout dire. Pour n'avoir pas à dire : « Si jamais cela arrivait », « Je le savais », ou « Je l'avais pressenti ».

Sada a mille fois entendu son père Mapaté dire la même chose.

— Si tu veux ajouter quelques mots, mon fils.

— J'ai tout compris, mon père. Rien à ajouter. Un grand bonheur de t'avoir écouté. Ta franchise m'éblouit. Avec le temps, tu sauras que ma famille et vous, nous partageons les mêmes valeurs.

Mame Fara Diaw a tourné le regard vers les filles :

— Yacine, pour ce qui te concerne. Oh ! Vaut mieux que je me

garde de m'aventurer sur les plates-bandes de Yaaye Diodio, dit-il sur un ton débonnaire.

Vent de gaieté. Si beau, si doux.

*

Yaaye Diodio s'est abreuvée aux mêmes sources que son époux et s'est fait un point d'honneur d'assurer la transmission à ses enfants. Tout le monde sait qu'elle est d'une générosité éblouissante. Née pour donner, partager, soulager moralement et matériellement autant qu'elle le peut. Dans la discrétion absolue.

Cependant, quand les circonstances l'exigent, elle ne se prive jamais de faire preuve de fermeté.

Sa belle-sœur, la *badiène*, la tante paternelle de ses enfants a débarqué à la maison deux jours après la concertation autour du mariage.

Visite de routine.

Yaaye Diodio a enfin l'occasion de régler ses comptes à la « *badiène* ». C'est comme cela qu'on l'appelle à la maison. Par le simple fait d'être la sœur de Mame Fara, elle se croit investie d'une autorité de droit divin : intervenir dans les affaires de la famille, dicter sa loi aux enfants, être gâtée en cadeaux et génuflexions en tout temps. Ce que Yaaye Diodio n'a jamais accepté, se moquant royalement de ses bouderies, ne cédant rien à ses droits et prérogatives d'épouse responsable, digne d'être respectée sur tous les plans.

Elle a annoncé la bonne nouvelle à la *badiène*.

En présence des jumelles :

— Un jeune homme nommé Sada Waar a délégué des membres de sa famille pour demander la main de Yacine.

La *badiène* aux anges.

— *Hamdoulilah !*

Et de se confondre en vœux et prières pour les futurs mariés.

— Qui sont les parents du prétendant ?

— Je sais qu'il est l'arrière-petit-fils de Serigne Modou Waar, un grand érudit connu au-delà des frontières de ses terres et du continent. Mame Fara a découvert dans les « papiers » des colons l'histoire glorieuse de Serigne Modou Waar et de ses ancêtres.

— Et pour ce qui concerne la dot, le *warougard* ?

— Mame Fara et nous tous, y compris Yacine elle-même, nous ne

voulons pas de dot. Il a dit à la délégation qu'il n'y aurait pas de dot.

Yaaye Diodio a volontairement forcé la note.

— Aucune transaction, ni marchandage, ni festival de billets de banque en *battré*². Rien de tout cela. Rien que la somme modique de cinquante mille francs pour la caisse de la mosquée. Et naturellement de l'eau minérale, des biscuits, bonbons, colas... le tout distribué à la mosquée.

— Hiii !

La *badiène* déboussolée. Abrutie.

Elle s'est écriée :

— En somme, Yacine offerte en sacrifice ! Nous faisons partie de la famille, dans ces circonstances, nous avons – nous, la famille paternelle – notre mot à dire !

Yaaye Diodio, de marbre.

La *badiène* a haussé le ton, la voix éraillée.

— Je parlerai à Mame Fara. Il n'a pas le droit de nous exclure. Qui n'a jamais vu cela ! Nous y avons un rôle, pas par la volonté de Mame Fara, ni de quelqu'un d'autre, mais par la Volonté de Dieu. Par le lien de sang. La parenté est sacrée !

Yaaye Diodio lui a laissé tout le temps de vomir sa colère avant de répliquer sereinement.

— Le lien de parenté n'a de sens que s'il repose sur les piliers sacrés du *yermaté*, de la solidarité, de l'amour et de la pudeur. Rappelle-toi ! Nous, nous n'avons pas oublié.

Étreinte par l'émotion.

— Nous n'oublierons jamais !

Le temps de sécher ses larmes.

— Nous n'oublierons jamais ! Comment oublier ! Quand Dieu a rappelé à Lui mes deux jumeaux, nos aînés. À la fleur de l'âge... deux ans jour pour jour, l'un après l'autre, Waly et Yalli. Et que la désolation régnait ici.

— Waly parti sans crier gare. Et que, vite « soulagée » de tes cris et lamentations, tu as fait le rappel de tes amies, connaissances, partenaires de tontines et d'associations diverses. Que tu as délimité ici, dans cette grande cour, un espace à toi, pour recevoir en retour, les sommes que tu avais placées dans de pareilles circonstances. Un fonds de commerce, en quelque sorte !

Aucun des membres de ma propre famille ne s'est engagé dans ce

jeu macabre sur le cadavre d'un être cher. Un jeune, à peine sorti de l'adolescence.

— Hiii !

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. Deux ans plus tard, pour les funérailles de Yalli, tu as voulu recommencer. Tu dois quand même te rappeler que deux neveux de Mame Fara sont venus, sur l'ordre de leur oncle, décréter la fin des funérailles en empilant les chaises et pliant les nattes que tu avais pris le soin d'étaler autour de « ton périmètre ». Tu les avais traités de tous les noms. Tu dois bien te rappeler.

La *badiène* s'est levée, a pris la direction de la porte.

L'ombre de Waly et de Yalli dans l'air. Grisaille dans les cœurs.

Elle se leva et sortit. Les joues boursoufflées par la colère. N'osant évidemment pas engager la bagarre avec Yaaye Diodio, ni lui balancer des injures comme elle en a l'habitude.

La *badiène* est en réalité la fille adoptive de la mère de Mame Fara Diaw. Sa mère étant décédée en couches dans le cœur du *Walo*, elle avait été recueillie par la mère de Mame Fara. Intégrée au point qu'elle pouvait, au fil du temps, se prévaloir d'être un membre à part entière de la famille. C'était courant, en conformité avec les valeurs et les usages de l'époque.

Le seul hic étant que, « plus royaliste que le roi », elle en faisait trop – en bourdes – contrairement aux sœurs utérines de Mame Fara, connues pour leur élégance physique, leur finesse et leur intelligence.

Le jour du mariage, elle s'est présentée. Sereine, couvrant Yaaye Diodio – et la mariée – sans oublier Borso et Coumba de louanges... de circonstance.

Borso, en son for intérieur, a bloqué son indignation.

— L'air du temps. Hypocrisie, quand tu nous tiens !

1.

« Savoir » en wolof.

2.

« Lancer des billets de banque à la volée ».

Après mûre réflexion, Sada a pris la résolution de céder sa concession aurifère. L'éloignement de la zone, les difficultés de voyage, fréquemment, sur des pistes escarpées, cahoteuses, imprévisibles.

Désormais père de famille. Confronté à de nouvelles obligations. Yacine et Borso appelées à retourner au bercaïl pour des raisons professionnelles. Enfin, l'affectueuse pression de la famille (Yaaye Diodio et Sabou surtout, et Youma, l'adorable épouse de Taaw).

« Emmenez-nous notre Diéry ! Notre petit bout d'homme, nous avons envie de le sentir dans nos bras ». Les nombreuses photos du « petit bout d'homme » qui ensoleillent leurs journées les plus brumeuses et illuminent leurs rêves ne suffisent pas.

Sada voit l'avenir en rose. En or plutôt. Les conditions de la transaction rondement menée par Taaw lui permettent de concrétiser le rêve de sa vie.

Parachever son programme de modernisation du village et d'autres localités sur les terres de ses origines. Des réalisations d'intérêt vital sont déjà fonctionnelles. Deux écoles, l'une coranique en arabe et dans les langues parlées dans la zone ; l'autre un établissement d'enseignement primaire aux normes académiques en vigueur ; une maternité dotée d'une ambulance, quelle aubaine ! Des puits çà et là. Au grand bonheur de Taaw, responsable moral attitré de la famille. Gestionnaire exclusif... Il ne badine pas sur l'orthodoxie des comptes. Il a fait ses preuves.

Prêt pour passer à la vitesse supérieure. L'énergie solaire pour l'électrification et les forages nécessaires à l'exploitation de fermes agricoles et de transformation des produits, sachant pouvoir compter sur les conseils avisés de Mignane.

Tout cela dans un but unique : l'autonomisation des populations,

leur liberté, leur dignité. En même temps, elles ont bénéficié d'une formation technique et d'un programme de sensibilisation intense sur l'obligation de résultats de leur part. Chacun, en ce qui le concerne, devant assumer ses responsabilités.

Objectif : autofinancement. « Rien n'est facile », leur disait Sada, avec une telle douceur que le message, forcément, leur allait droit au cœur par la vertu magique du respect.

Rien à voir avec les discours pompeux et parfois arrogants de prétendus « porteurs d'aide au développement » ou de politiciens en manque d'audience. Quelques années auparavant, les habitants du village les avaient éconduits sans jets de pierre, ni injures.

— Ici, leur avait-il dit, avec *foula* et *fayda*, détermination et dignité, les armes fatales des sages, depuis la nuit des temps, nous n'avons jamais mendié notre pitance. Nos ancêtres nous ont appris à pactiser avec notre terre. Nous lui donnons notre force et notre sueur. Elle nous nourrit, nous berce et nous fait rêver. Si, demain, la paresse ou l'inconscience nous pousse à brader à vil prix l'énergie et les ressources cachées au fond de nous, nous descendrons au degré zéro de l'indignité.

À des kilomètres à la ronde, tous connaissaient l'histoire fabuleuse de Serigne Modou Waar, beaucoup avaient entendu parler de la cour de Mapaté Waar aux Filaos. Certains avaient vu – au moins aperçu –, les caravanes cycliques de Sada à l'occasion des fêtes traditionnelles et religieuses.

Pendant son séjour dans la zone des mines, savourant les souffles qui balayaient la résidence en verdure, fleurs et soleil, que Sada avait plantée là, agrémentée par les bassins tout autour et ceinturée par des dunes en latérite, Borso ne s'est pas ennuyée. Se donnant corps et âme à son rôle de « petite mère » de Diéry. Amour et tendresse pour le bébé chéri qu'elle appellera à vie *sama taaw*, mon aîné.

Tôt le matin, Sada conduisait Yacine au **Centre de recherches**. Domaine immense. Un village plutôt. Clôturé par des grilles en fer forgé, imprenable. À l'intérieur, des bâtisses imposantes sur pilotis. C'est devant une de ces bâtisses que tout le monde appelait « quartiers » que Sada déposait Yacine. Comme une ruche. De nombreux chercheurs d'horizons différents s'y croisaient toute l'année : géologues, botanistes, agronomes, anthropologues, minéralogistes...

Pas un seul moment Borso n'avait considéré qu'elle se livrait à une corvée en accompagnant sa jumelle dans ce voyage vers l'inconnu. Pour la raison toute simple que le théâtre l'habite et la suit partout. Elle avait préparé son aventure avec le bébé à venir, avant même ses premiers vagissements. Briser toutes les chaînes et frontières. Initier Diéry aux mystères du monde (visible ou caché). Entrevoir des virées fantastiques dans l'univers des esprits et des fauves, le bébé solidement attaché à son dos par le *mbotail* béni par Yaaye Diodio.

Elle avait mis autant de bonheur à mater le bébé qu'à développer l'écriture d'une pièce de théâtre depuis longtemps en chantier : ***La mariée était en pièces détachées***. L'idée, à son avis, rimait avec son thème de prédilection : le mensonge, en mille déclinaisons.

Comme bon nombre de gens bien-pensants, elle aurait pu

sauvegarder son « territoire » personnel en sautant allègrement au-dessus des canaux nauséabonds du mensonge sans se salir ni perdre son âme. La conscience tranquille.

Jadis honni, vomi, dégradant, considéré comme la mère puante de toutes les formes de décadence morale, le mensonge, doucement, longuement, sûrement, s'est insidieusement ancré dans les habitudes. Gymnastique nationale et mondiale. Au point qu'un ambassadeur d'une grande puissance européenne s'en était ému lorsque, en fin de mission, conformément à une tradition diplomatique bien établie, il s'était exprimé dans un journal. Pas n'importe lequel. Le quotidien national, organe du gouvernement. Il avait apprécié en gros son séjour, relevé les énormes potentialités du pays, salué la chaleur humaine et la générosité des populations. Avec un brin d'émotion, souligné le raffinement et la beauté des femmes. Se reprenant pour préciser : « la beauté des femmes... des femmes authentiques. » Sans dire ce qu'il entendait par « authentiques ».

Borso avait lu le journal. Vexée au plus profond d'elle-même au point de n'avoir pas digéré pendant longtemps ce qu'elle avait senti comme une insulte déshonorante. Elle se sentait concernée.

Parce que Borso, c'est Borso. Elle ne peut pas se réfugier derrière sa bonne conscience individuelle et dire « ça ne me regarde pas ». Artiste par vocation. Née sans doute pour le devenir. Autant Yacine – sa jumelle copie conforme – était calme, réservée, autant Borso était un boute-en-train magnifique depuis sa tendre enfance, semant la joie partout, « embêtant » tout le monde, y compris une de ses maîtresses au cours élémentaire, surnommée « Madame do-ré-mi-fa » dès leur première leçon de musique. Une institutrice chevronnée. Tombée sous le charme de Borso, éblouie par la manière dont « la petite » théâtralisait ses leçons de récitation, elle avait eu l'idée géniale de constituer dans sa classe un petit groupe d'animation scolaire avec Borso et quelques élèves de l'établissement.

Elle avait ainsi réussi à les apprivoiser en classe tout en les encourageant à fouetter leur imagination et à s'exprimer à travers des créations libres : dessins, contes, divertissements.

Borso ne lâchera pas le filon. Vocation révélée, destin assumé. Le théâtre. La traque au mensonge sous toutes ses formes, même là où on ne l'attendait pas. Pas pour faire la morale. « Faire la morale ! Non, ce n'est pas ma vocation ! Allez chercher à l'école où les leçons de morale

et d'instruction civique ont disparu des programmes. Ou dans les familles qui ont totalement démissionné. Moi, c'est pour m'amuser et partager l'ineffable bonheur de humer en toute liberté, un grand bol d'air, au royaume de l'innocence. »

Déjà, quand elles étaient à l'université, Yacine, Coumba et elle, elle avait fait de Coumba sa cible préférée. Se le permettant du fait de la grande complicité qui les liait.

— Coumba, je t'avais mise en garde. Tu avais un teint si beau, le visage lisse, les traits fins. Tu as ruiné ta peau. Ton *xessal*¹ est catastrophique !

— Ça ne te regarde pas. Des goûts et des couleurs, on ne discute pas ! Mon « *xessal* », c'est mon affaire.

Occupe-toi de tes oignons ! Tu n'as même pas le temps de t'occuper de toi. Tu cours, tu cours ! Si c'est cela être artiste, merci ! Débraillée, mal chaussée.

Et d'ajouter, faisant un clin d'œil à Yaaye Diodio :

— À la grande désolation de Maman chérie, *Yaaye Booye* ! Regarde Yaaye comme elle est belle. N'est-ce pas Yaaye ?

Yaaye Diodio s'amusait de leurs chamailleries et chahuts interminables mais s'interdisait d'intervenir étant sûre que, l'instant d'après, elles siroteraient leur *ataya* comme si rien ne s'était passé.

Au royaume du silence où elle repose pour l'éternité, elle doit sourire, se réjouissant d'avoir semé le bon grain et offert à sa famille l'amour et la concorde en guise d'héritage.

*

Le trio Sada-Boly-Mignane reconstitué pour toujours depuis l'évènement inoubliable de la présentation du livre de Mignane et le succès phénoménal qui s'en suivit.

Régulièrement, évasion aux Filaos. Un bol d'air tonifiant. Les causeries et spectacles de Mapaté toujours plus savoureux. L'effervescence d'une foule toujours ravie. Et surtout, le plus impressionnant : le temps du repas dans le domaine familial, l'incroyable vitalité – lumineuse, magique – que dégageait Sabou. Son aura ! Chef d'orchestre inspiré au milieu d'une famille où chacun jouait, sans fausse note, l'amour, la convivialité, la générosité. Taaw apparaissant naturellement comme le gardien du temple, aux yeux de tous.

Boly et Mignane goûtèrent aux caravanes de Sada sur les terres de Serigne Modou Waar, l'ancêtre immortel. Et jurèrent de ne plus les rater. Heureux et fiers, au – delà de ce que Sada leur avait dit.

— Extraordinaire ! avait dit Mignane.

— Chapeau bas ! avait dit Boly en félicitant Sada, la gorge nouée par l'émotion. Sous ses traits de râleur, il cachait une sensibilité à fleur de peau.

Quelques mois après, Sada et Yacine ont déménagé du « petit paradis » des Filaos pour une villa plus spacieuse perdue en pleins champs, baobabs, manguiers et caïlcédrats à perte de vue. Et un tamarinier pour perpétuer le mythe. Ils ont encore reçu Boly et Mignane à déjeuner. « Pour inaugurer les nouveaux locaux » avait dit Sada en rigolant. Coumba et Borso présentes, naturellement, comme tous les dimanches pour tenir compagnie à Yacine. Borso essentiellement pour les beaux yeux de Diéry *sama taaw*.

Repas, blagues, commentaires.

Puis Sada de se lever, s'adressant solennellement à Boly et Mignane.

— Messieurs les célibataires endurcis ! Coupé net par Boly.

— Arrête ! Depuis quand es-tu sorti du rang ?

— Depuis longtemps, quand même ! Par ailleurs, je sais qu'y a des choses qui se trament.

— Comment cela ? a demandé Mignane, petit sourire en coin.

— Des choses sérieuses, souhaitables. Je suis dans le secret des dieux !

— Ah bon ?

— Bien sûr ! Je suis le premier à me faire « pendre ». Votre tour viendra, c'est sûr ! Vous avez beau être coriaces, ça vous arrivera bientôt.

Éclats de rire.

— Être le premier, c'est un grade honorable, non ? Et d'enchaîner, plus sérieusement :

— Ce qui nous lie est très fort. L'amitié, la fidélité, la sincérité. Yacine – Madame Waar, s'il vous plaît !

Éclats de rire.

— Madame Waar m'a chargé d'une mission auprès de vous. Elle souhaite – avec toute la maisonnée bien sûr – que chaque dimanche nous partagions le déjeuner ici. Pas le lieu de vanter ses talents

culinaires – vous apprécierez de vous-mêmes. Le plus important n'étant pas de manger. Mais l'occasion d'être ensemble, de nous amuser, éternels gamins que nous sommes, de réfléchir sur la manière dont le monde bouge. Garder notre lucidité et notre liberté face aux manœuvres, manipulations et mensonges – comme dirait Borso – qui nous transforment en robots. Mignane, quand l'autre jour, tu disais que le suivisme idéologique, économique et même scientifique est le plus grand danger de notre époque !

Simultanément, Boly et Mignane ont approuvé, remerciant Sada et la famille. Rappelant :

— L'histoire continue. Ça vient de loin. De maman Sabou et de Yaaye Diodio.

— Et le secret des dieux, alors ? a lancé Boly.

Sada ne leur dévoilera son secret que deux mois plus tard. Sa source : Taaw lui-même.

Lors de la dernière caravane au pays des ancêtres, Taaw lui avait dit en souriant :

— Petit frère, tu n'as rien remarqué chez Boly et Mignane ?

— Quoi ?

— Ils sont amoureux.

— Ey ? Grand frère ?

— Borso et Coumba aussi. Mon intuition et mon expérience ne me trompent jamais.

— Ça, je peux te l'accorder. Mais, qui est amoureux de qui ?

— Je ne peux pas te le dire. Borso met un peu plus de soins dans sa toilette. Plus coquette que d'habitude, mieux chaussée ; toujours bruyante – on ne peut pas l'en guérir, ça fait son charme. Coumba chic mais moins « choc ».

— Ey, grand frère !

— Je dirais Coumba/Boly, Mignane/Borso. L'avenir lui donnera raison. Boly et Mignane confirmeront. De commun accord, les futurs mariés, leurs parents et leurs familles ont porté leur choix sur les terres de Serigne Modou Waar pour la célébration des festivités du mariage. Pour manifester leur reconnaissance aux populations qui, avec Serigne Modou Waar, Mapaté comme source d'inspiration et Sada et Taaw comme maîtres d'œuvre, ont porté haut le flambeau de

la dignité, en faisant germer le grain de l'espérance, pour l'honneur et la grandeur de la Nation. Chacun son énergie, sa foi, son intelligence.

Borso remettra à plus tard la réalisation de sa pièce *La mariée était en pièces détachées*. Finies ses moqueries comme Coumba qui, entre-temps s'était débarrassée des plaques noires et rouges sur son cou et ses épaules et qui lui valaient des remarques méchantes.

La cosmétique en progrès ayant dépassé le stade des « faux cils, faux cheveux, faux ongles », Borso avait jugé devoir se mettre à l'air du temps. Elle a imaginé un scénario loin d'être incroyable : un jeune marié innocent a découvert, la nuit de ses noces, que sa jeune et belle épouse avait tout faux : fausses fesses, faux seins, fausses dents, faux... Il avait pris ses jambes à son cou, tout nu, traversant à longues foulées, en cris, l'antichambre où les tantes paternelles de la jeune mariée attendaient le pagne « de virginité ».

1.

« Dépigmentation ».

Retrouvez la bande-son du livre sur Spotify.

